

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Juan Antonio LÓPEZ FÉREZ (éd.), *La lengua científica griega : orígenes, desarrollo e influencia en las lenguas modernas europeas III* (Estudios de Filología Griega, 10), Madrid, Ediciones Clásicas, 2004, 17 x 24, 292 p., br. EUR 23, ISBN 84-7882-556-8.

Les études sur les langues techniques et scientifiques en grec et en latin sont de plus en plus nombreuses ; il était temps ! L'ouvrage recensé est le troisième d'une série portant le même nom (les tomes I et II ont paru en 2000). Le maître d'œuvre de l'entreprise a laissé chaque spécialiste suivre sa propre voie, et c'est très bien ainsi. Le tome III comporte huit contributions, trop brièvement examinées ici. Le recenseur souhaite longue vie à cette série. (1) C'est à un fin connaisseur de l'épopée et de la langue homérique (P. Wathelet, « Ἀεῖδω, ἀοιδός et leurs dérivés dans l'épopée homérique ») que revient l'honneur d'ouvrir le volume, par l'examen du vocabulaire propre à la profession d'aède. La racine des mots de la famille est très probablement un thème II benvenistien élargi : **h₂weid-* (Beekes 1969) ; les emplois de ces mots ont un caractère traditionnel marqué : souvent en fin de vers, ils entrent fréquemment dans des formules figées ; ils ne sont pas réservés à l'activité du seul aède ; enfin, l'A. se devait d'étudier le rôle des aèdes dans l'épopée et dans la société qu'elle reflète ; l'importance du chant en général et de la prestation des aèdes en particulier est soulignée : inspiré par les dieux, l'aède, le plus souvent attaché à un palais, assure au héros qu'il chante une immortalité symbolique. (2) I. Rodríguez Moreno (« Aproximación a los seres intermedios de la filosofía griega ») étudie les trois groupes d'êtres intermédiaires (les μεταξύ de la tradition néoplatonicienne) entre les dieux et les hommes que sont les ἄγγελοι, les démons et les héros, qui ont chacun leur statut et leur fonction ; l'A. ne touche qu'incidemment aux croyances populaires, au culte, à l'influence des religions orientales et à la tradition chrétienne, pour s'en tenir aux théories philosophiques (en y incluant Homère), dont la complexité culmine avec des néoplatoniciens comme Jamblique ou Proclus ; les différents aspects du thème ont déjà été abondamment étudiés, y compris par l'A., mais on a là une synthèse très commode (riche bibliographie). (3) Malgré son ampleur, la contribution de J. A. López Férez (« Notas sobre el léxico de la educación en Aristóteles »), lequel avait déjà examiné le même vocabulaire chez plusieurs auteurs, ne prend pour objet que trois familles de mots, celles de διδάσκω, de παῖς et de μανθάνω ; chaque lemme donne le nombre d'occurrences, les premières attestations et l'évolution du sens jusqu'à Aristote, puis décrit aussi bien la syntaxe que la sémantique du mot dans les œuvres authentiques de *corpus* ; les articles consacrés à διδάσκω ou παιδεία devaient être et sont particulièrement importants ; en ce domaine comme en tant d'autres, on ne pourra plus se contenter de l'*Index Aristotelicus* de Bonitz. (4) L'étude de F. Skoda (« La constitution du vocabulaire médical en grec ancien : comparaison avec les lexiques de botanique et de zoologie ») montre les ressemblances et les différences entre les modes de formation des phytonymes, des zoonymes et des termes médicaux ; par

exemple, en médecine, à la différence de ce qui se passe en botanique, il n'y a pas d'emprunts à d'autres aires linguistiques que le grec ; les procédés utilisés en médecine sont très variés : constitution de syntagmes comportant un adjectif ou un génitif adnominal, dérivation, suffixation, composition et surtout la métaphore (plus de 200 termes s'expliquent par cette figure) et la spécialisation de mots généraux empruntés à la langue usuelle ; l'A. donne plusieurs explications nouvelles et éclairantes, par exemple la raison de l'emprunt du mot « poulpe » pour désigner le « polype » en médecine. Le recenseur retrouve à chaque pas les procédés utilisés dans leur domaine par les mathématiciens grecs. (5) J. L. Sanchis Llopis (« 'Téchne' y sus derivados y compuestos en la comedia griega ») indique que l'évolution du sens du mot τέχνη depuis Homère doit être reliée au développement des techniques, de la littérature technique (par exemple Hippocrate) et de la pensée philosophique ; durant les trois périodes de la comédie attique, deux orientations générales se partagent les emplois du mot, de ses dérivés et composés : il désigne d'abord « la profession, le métier, l'art » (allusions comiques aux métiers de cuisinier, de médecin, de parasite, etc.), ensuite, à partir de la Comédie moyenne, on le trouve au sens de « métier » dans des contextes de contenu et de ton gnomiques qui se font l'écho de la réflexion philosophique et moralisante. (6) M. Lamagna (« Il lessico di Menandro nella disputa sull'atticismo ») étudie le jugement porté par Phrynichos et Pollux, les deux rhéteurs rivaux de l'époque impériale, sur la langue de Ménandre, qui a déjà certains traits de la κοινή ; l'un et l'autre rhéteurs ne s'intéressent qu'au vocabulaire ; le premier est un atticiste sévère, le second un atticiste modéré ; le sévère porte des jugements définitifs sur la correction de certaines formes, sans tenir compte de leur contexte dramatique ; le modéré s'efforce de repérer des attestations des mots incriminés chez les auteurs classiques ; le triomphe final des thèses de Phrynichos a abouti à l'exclusion de Ménandre, qui ne fit plus partie des *boni auctores*. (7) L'exposé de L. M. Pino Campos (« El léxico esfígmico antiguo y su pervivencia en nuestros días ») est divisé en trois parties : d'abord, une introduction substantielle sur les différences entre l'Antiquité et nos jours touchant l'acquisition des données qui servent au diagnostic, compte tenu de la haute technicité de l'appareillage moderne ; ensuite, un lexique alphabétique de plus de 300 termes médicaux, dont une bonne centaine qu'on trouve ailleurs, mais qui, en médecine, sont spécifiques de la sphymologie (étude du pouls) ; enfin, les survivances de certains termes dans quelques langues i.-e. : anglais, français, italien et allemand ; l'A. insiste à diverses reprises sur l'intérêt pour les médecins d'aujourd'hui de l'étude de la sphymologie antique, qui est un bon témoignage de la sensibilité des médecins anciens à des phénomènes qui ne sont pas toujours expressément mesurés par les appareils modernes. (8) La contribution de Ph. Burton (« From Greek to Latin. The seven liberal arts ») est la seule qui soit consacrée au problème de la traduction dans l'Antiquité. L'A. retrace l'histoire mouvementée de l'installation en latin des mots grecs désignant les sept arts libéraux, déjà employés par Cicéron dans deux passages d'inégale importance (*De finibus*, 3, 2, 5, où manque l'arithmétique, et *Academica* 1, 7, 25, qui en mentionne trois, plus la physique) ; tous les efforts des Latins pour trouver des équivalents (par exemple, pour le grec ῥητορικὴ, le calque *oratoria*, l'extension sémantique *eloquentia*, ou encore le syntagme *ars dicendi*) ont échoué, malgré Cicéron et d'autres ; c'est *rhetorica* qui s'est imposé, aussi bien chez Martianus Capella, Cassiodore qu'au Moyen Âge ; mais il est intéressant d'examiner la pratique de cette autre figure intellectuelle majeure qu'est saint Augustin : pour des raisons qu'explore subtilement l'A., Augustin a généralement refusé les mots grecs ; mais il était trop tard pour qu'il ait pu influencer le cours des choses. – M. FEDERSPIEL.

K. S. BROWN and Yannis HAMILAKIS (éd.), *The Usable Past. Greek Metahistories* (Greek Studies. Interdisciplinary Approaches), Lanham - Boulder - New York - Oxford, Lexington Books, 2003, 14.5 x 22.5, XIV + 239 p., br. £ 20.95, ISBN 0-7391-0384-9.

Sous la houlette de Keith Brown et de Yannis Hamilakis, une dizaine de chercheurs, pour la plupart anglo-saxons, parfois d'origine grecque, se sont réunis pour analyser l'identité de la Grèce au XX^e siècle. Ils sont historiens, archéologues, spécialistes en relations internationales ou en architecture et tentent de sonder, sur un mode interdisciplinaire, plusieurs histoires grecques contemporaines dans les liens qui les unissent à un long passé hellénique, depuis l'Antiquité en passant par Byzance, la turcocratie, la Guerre d'Indépendance. — Un colloque organisé en 1998 par l'Université de Lampeter (Pays de Galles), intitulé *Negotiating Boundaries : the Past in the Present in Southeastern Europe*, est à l'origine de ce volume, qui s'intéresse tour à tour à l'usage qu'ont fait de l'histoire l'État grec (Partie I) et diverses minorités ethniques ou politiques (Partie II). Une image est aussi donnée de l'histoire nationale telle qu'elle est ressentie dans une certaine architecture grecque contemporaine, dans l'espace urbain grec, dans les mentalités politiques grecques (Partie III). — Tout d'abord, Philip Carabott a étudié les écrits de Ionannis Metaxas, dont le régime a duré cinq ans (1936-1941). Le dictateur s'est repu d'allusions au passé. Avant même son accession au pouvoir, il a, sans craindre de se contredire, pensé le plus grand bien des proesses artistiques du V^e siècle grec et stigmatisé la démocratie ; il a censuré Sparte ; il a interdit l'enseignement de l'oraison funèbre de Périclès ou de l'*Antigone* de Sophocle ; il a ciselé des slogans du type « un futur nouveau, pas un futur de ruines », « devenir Hellènes à nouveau » ou « c'est un lourd héritage que d'être Grec », scandant sa croyance en une « continuité raciale » (φυλετική συνέχεια)... À la suite de Carabott, Yannis Hamilakis a passé au crible l'utilisation de l'archéologie dans les manuels scolaires grecs. Il en ressort que beaucoup de livres scolaires sont encore aujourd'hui des hymnes à la grécité, à l'intérieur desquels l'histoire universelle est confondue avec les mythes grecs ! Ainsi la découverte du feu à l'âge préhistorique est mise en parallèle avec les aventures de Prométhée. Les illustrations de ces manuels sont parfois reproduites, pour l'amusement général, telle cette Ariane aux traits minoens qui tend sa bobine à un Thésée en tenue d'hoplite... Puis, avec Basil C. Gounaris, les symboles qui figurent sur les monnaies et timbres grecs sont décryptés. L'Antiquité, définitif âge d'or, sert ici d'inspiration fondamentale, plus que les autres périodes. Après cette première partie sur le discours national « officiel », l'étude de Patrick Finney porte sur la question macédonienne dans les années 1920, en cherchant à prendre la juste distance avec le nationalisme grec à l'œuvre dans cette région de l'Europe. La Grèce des Macédoniens dont parle Finney n'est pas celle de ces exilés d'Anafi, archéo-marxistes et anciens calendaristes, abordés par Margaret E. Kenna, ni de ces Arvanites, albanophones, décrits par John Bintliff, qui sont installés depuis le Moyen Âge en Béotie. Quelques pages plus loin, l'identité grecque en architecture est mise en question : travail accompli par Eleni Bastéa, qui s'est arrêtée sur la figure de Dimitris Pikionis, l'auteur – entre autres – de l'aménagement moderne de la colline de Philopappos, et par Thomas M. Malaby qui montre que de nos jours, à La Canée, dans les cafés de la ville, germent des interrogations sur ce qui fonde les traditions nationales. Enfin, une dernière Grèce méconnue est présentée par David Sutton : celle qui se méfie de l'intervention étrangère dans les affaires nationales, celle animée de sursauts antiaméricains quand fait surface le souvenir de l'affaire Polk (1948), comme une affaire Dreyfus grecque, et le traumatisme des événements de l'École polytechnique (1974). — À ce volume qui veut toucher à toute l'histoire grecque, quelques critiques peuvent être faites. En premier, le « Je » omniprésent des auteurs qui – sous prétexte de ne rien cacher de leur subjectivité – troublent le lecteur français habitué à plus de discrétion : tel auteur reconnaît parler un bien mauvais grec moderne et tient à nous en faire part, telle autre aime à se souvenir du temps où elle se promenait adolescente dans Thessalonique... Les chercheurs ici présents ne dissimulent rien, au risque de faire passer leurs travaux pour de simples témoignages à la couleur scientifique. Ils digressent amplement, mélangent les genres et affirment sans nuance leur parti pris : faire parler la Grèce d'en bas. — Mais ce livre a aussi bien des côtés stimulants en ce qu'il éloigne de la Grèce la mieux connue – la Grèce antique –, en ce qu'il ne fait pas désespérer d'une Grèce actuelle trop souvent nationaliste : aujourd'hui, par exemple, des manuels scolaires thématiques sont écrits, qui ne rap-

prochent plus en une chronologie artificielle les Anciens et les Modernes. De plus, ces *Métahistoires grecques* outrepassent, dans leur générosité, leur propre programme – évoquer le seul passé grec – afin d'envisager, au bonheur des lecteurs, l'architecture turque ou le balkanisme, sans que le fil avec la Grèce soit coupé. Toujours un effort de démocratisation de la pensée, d'accessibilité de la recherche est accompli... Et jusqu'au bout la Grèce est donnée à aimer dans ses moindres recoins. – Sarah REY.

L. CANFORA, *Vita di Chardon de la Rochette, commissario alle biblioteche seguita dal Carteggio inedito* (1800-1807 ; 1811-1814) a cura di Maria Stefania MONTECALVO e dalla *Vita inedita scritta da René Tourlet* a cura di Paulo BUTTI de LIMA (Carteggi di Filologi, 3), Messina, Università degli Studi di Messina, Dipartimento di Filologia e Linguistica, 2003, 17 x 24, XX + 264 p., br. EUR 50.

Avec Chardon, Luciano Canfora a trouvé un personnage. Simon Chardon de la Rochette est né en Lozère, probablement en 1754 ; il est mort en 1814, quelques mois après l'abdication de Napoléon. Il fut helléniste avant tout. Parmi les textes anciens dont il s'est occupé, l'*Anthologie grecque* a une place particulière. Il a aussi travaillé à une histoire de Laïs, l'antique courtisane. Chardon a été un savant international, en relations et en compétition avec ce que l'Europe comptait de connaisseurs de la Grèce. Dans la Révolution, l'homme a aidé à la création, sur le territoire français, des bibliothèques nouveau régime. — Le livre de Canfora est, dans cette collection, le troisième du genre. L'Université de Messine a déjà publié deux autres correspondances de philologues. Confié à Maria Stefania Montecalvo, le gros de l'ouvrage est la transcription inédite de la correspondance de Chardon avec Antoine-Alexandre Barbier, bibliothécaire du Conseil d'État, Guillaume-Emmanuel-Joseph Guilhen de Sainte-Croix, membre de l'Institut de France et l'abbé de Saint-Veran, conservateur de la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras. En préambule des lettres, Luciano Canfora a pris soin de poser le contexte avant de tracer une vie de Chardon, éclairée par des appendices fournis. Cet ouvrage se termine par une *Notice sur la vie et les œuvres de Chardon de la Rochette*, de la main de René Tourlet (1757-1856), ami proche de l'helléniste, notice présentée et annotée par Paulo Butti di Lima. — Le tout intéresse à plusieurs égards. À travers le parcours de Chardon, à cheval sur XVIII^e et XIX^e siècles, le réseau des spécialistes de l'Antiquité grecque se révèle : il y a les Italiens (Morelli, bibliothécaire de la *Marciana* ; Ignazi Raponi, épigraphiste et antiquaire ; Elia Baldi, aide du *scriptor Hebraicus* Vincenzo del Re, et d'autres), les Allemands (Bast, Heyne, Wyttenbach, évidemment Niebuhr), les Français comme Gail, Bosquillon, Clavier, l'anglais John Banks, sans oublier Jacobs et de Bosch, les rivaux hollandais de Chardon. Il y a les ecclésiastiques et les laïcs. Il y a ceux qui se partagent entre divers domaines, à l'instar de ce Tourlet qui exerce la médecine puis traduit Pindare ou l'empereur Julien. — Au centre de ce réseau apparaît un peu du devenir de la Grèce antique dans la Révolution française. Rien ici sur les réutilisations de figures ou d'images grecques dans le discours des révolutionnaires, mais tout sur une certaine continuité et persévérance de la vie savante dans un temps de troubles. Les livres sont mis à mal, les manuscrits ballottés, mais Chardon et ses pairs n'abandonnent pas leur tâche commencée avant 1789. — Après avoir fait apercevoir l'effort maintenu des hellénistes, Luciano Canfora parvient à un beau panorama de la vie culturelle française à l'époque de Chardon. Des institutions survivent aux chocs politiques, d'autres sont inaugurées : les écoles normales par exemple, mais aussi les bibliothèques chères à l'antiquaire. Des plans rapprochés sur la province sont même réalisés : de Dijon, « cette pauvre ville de Dijon [qui] malgré son Académie, semble se reposer sur la gloire des grands hommes qu'elle a produits » (p. 138), à Nîmes, où « il est ridicule de voir la plus belle et la plus riche des bibliothèques du Midi, enfouie dans un méchant trou » (p. 154) en passant par Troyes pour « calmer ces bons Troyens qui ne sont jamais, il est vrai, en incandescence » (p. 129-130). Ces quelques phrases

font ressortir la personnalité de Chardon, bibliothécaire sans bibliothèque attirée, érudit sans reconnaissance, qui attrape la petite vérole et joue le libertin. Helléniste hellénocentrique, dans le pressentiment du naufrage, il affirme sans modestie que « l'édition [qu'il] prépare [de l'*Anthologie grecque*] et qui remplira huit gros volumes in 8° sera l'ouvrage d'érudition le plus important et le plus considérable qui ait paru en France depuis un siècle » (p. 77). — Une des pièces-clé de l'histoire de Chardon est le manuscrit de l'*Anthologie*, venu de Rome, coté 33, pris à Heidelberg et donné au pape en 1622. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que de narrer les éparpillements de manuscrits en Europe. Avec cela, cette biographie et cette correspondance permettent de faire le tour d'un mot : « vandalisme », dans ses manifestations fantasmatiques et réelles. L'A. cite ainsi le britannique Thomas Frognall Dibdin, auteur d'un *Voyage pittoresque et bibliographique en France* (1821), qui suppose que la Révolution a fait brûler à Rouen dix mille ouvrages sur la place des Carmélites. Sauf que cette place n'existait pas alors. Et le vandalisme inquiète aussi Chardon qui, même s'il adhère à la chute de la royauté, déplore le fait que « beaucoup d'ouvrages ont été lacérés, brûlés » (p. 138). — De plus, quand le savant voyage de dépôt en dépôt, le décor de ses lettres rend en menus détails l'actualité et la vie quotidienne françaises : qu'il voie le Cardinal Borgia, l'ami des lettres, mourir à Lyon avant d'être promené « dans les rues sur un lit de parade avec une mitre blanche sur la tête » (p. 151), qu'il se fasse écrire – au gré de ses commissions – « à l'enseigne du Mulet » ou au « Grand Cheval Blanc ». — L'assemblage de tous ces textes réunis est sans cesse limpide, grâce à des titres de sous-chapitres qui parfois rappellent des enchaînements de roman : « naissance incertaine », « comment le Palatin parvint à Paris », « à la fin, c'est Jacobs qui gagna », etc. Par le biais de Chardon, Luciano Canfora dispose au bout du compte d'une vision polymorphe de l'hellénisme européen dans une phase charnière. — Sarah REY.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

B. VAN MEENEN (éd.), *Qu'est-ce que la religion ?*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 2004, 15 x 23, 133 p., br., ISBN 2-80228-0162-7.

La question soulevée dans le titre est de celles qui stimulent et accablent à la fois. Stimulante, elle l'est parce qu'au jour d'aujourd'hui, plus personne n'oserait affronter une telle interrogation sans se prévaloir d'une approche transdisciplinaire et transpériode. Accablante, parce que la religion est un de ces objets fuyants qu'en bonne méthode on estime devoir définir, mais qui semble résister à toute approche empirique ou théorique, qui semble se dissoudre dans *les religions*, c'est-à-dire dans un océan de manifestations historiques, de micro-réalités au confluent du social, du politique, du psychologique, de l'anthropologique, de l'éthique, du symbolique... Mais il n'empêche que la question est à nouveau à l'ordre du jour, sur le devant de la scène – une scène qui serait marquée par la *dérégulation du religieux* (p. 18) et par une *conjoncture inhospitalière*, évaluation que l'on pourrait pour le moins discuter – tant pour les théologiens que pour les historiens. — B. Van Meenen nous propose ici le fruit d'une session théologique de l'École des Sciences philosophiques et religieuses des Facultés universitaires Saint-Louis de Bruxelles. Il s'agit, aux dires mêmes de l'éditeur, d'explorer « les articulations et corrélations fondamentales entre théologie et religion », donc de se situer *en amont* de ses innombrables façons d'être au monde et de « tenter d'en repérer l'ancrage » et la visée. On opte donc pour une perspective « ultime » ou, si l'on veut « fondatrice » de la traduction de l'expérience humaine vécue en processus de conscience et de représentations. Dans son Introduction, B. Van Meenen pose fort bien les données du problème et met en garde contre une série d'écueils épistémologiques, qui relèvent pour l'essentiel de l'a priori d'une adéquation parfaite entre la théologie et son objet, la religion. Or, ici, on entend explorer la

possibilité et l'efficacité d'un rapport critique d'*altérité* entre religion et théologie. La question est donc tout autant : « qu'est-ce que la théologie ? », pour cet ouvrage courageux et bien intéressant où l'on déconstruit ces deux concepts essentiels pour tâcher de mieux les articuler l'un à l'autre, pour pratiquer une médiation constructive entre eux. — Cinq contributions affrontent directement le sujet. J. Greisch travaille sur l'*horror religiosus*, ou l'âpre goût de l'absolu et le problème de la tolérance. Ici, c'est le thème de la violence liée à la recherche d'identité et au rejet de l'altérité qui est abordé, dans une perspective philosophique et psychanalytique. La contribution de N. Jeammet porte sur l'ambiguïté freudienne du religieux : l'histoire de Moïse ou la progressive levée de cette ambiguïté. Ici aussi, on travaille sur les pulsions, la haine et l'envie, en prenant comme fil conducteur le récit bibliques du début de la carrière de Moïse. Avec J. Scheuer, nous entrons dans le domaine du bouddhisme : l'A. envisage les religions comme itinéraires, ou détour, donc comme appropriation, avec les limites et les méandres qu'implique tout parcours « hors de soi ». La sociologue R. Azria traite ensuite du défi théologico-religieux du judaïsme contemporain. Le thème dominant est ici celui du rapport de forces, puisque l'A. décrit le judaïsme comme une « théologie captive » où la liberté est fortement conditionnée par l'identité et par le danger d'altérité. L'opposition foi-religion est au cœur de la dernière contribution, due à B. Hort, qui explore la dimension de la médiation, troisième voie possible entre la foi et la religion, une médiation nourrie de *sagesse*, un concept issu de l'Orient chrétien, susceptible d'aider les Occidentaux à recadrer leur rapport au christianisme. Universelle sans être hégémonique, la sagesse peut constituer le plus petit commun dénominateur de nombreuses expériences religieuses. — Cent trente pages denses, d'une lecture qui n'est pas toujours aisée pour les non initiés, mais passionnantes et novatrices. Décidément bien plus stimulant qu'accablant. — Corinne BONNET.

A. MOTTE et C.-M. TERNES (éd.), *Dieux, fêtes, sacré dans la Grèce et la Rome antiques*. Actes du Colloque tenu à Luxembourg du 24 au 26 octobre 1999 (Homo Religiosus. Série II), Turnhout, Brepols, 2003, 16 x 24, 306 p., br. EUR. 50, ISBN 2-503-51222-4.

La collection « Homo religiosus » propose ici le second volume de la nouvelle série, qui contient les Actes d'un Colloque organisé en 1999 à Luxembourg. Comme le souligne judicieusement A. Motte dans la Préface, le calendrier des fêtes religieuses joue un rôle structurant au sein de la vie des sociétés humaines. En effet, les célébrations culturelles établissent une sorte de frontière symbolique entre deux temporalités, de natures différentes. Lors des fêtes, en effet, la communication entre les hommes et les dieux est ravivée, avec, pour conséquence, de brouiller les codes qui régissent l'organisation sociale, la distribution des rôles non seulement entre hommes et dieux, mais aussi entre hommes et femmes, entre hommes et animaux, entre citoyens et étrangers... Paradoxalement, pour mesurer les enjeux du thème, on se reportera utilement, en premier lieu, au riche texte qui clôt le volume et qui est dû à la plume de Natale Spineto, spécialiste des fêtes dionysiaques. Son panorama des « théories de la fête dans l'histoire des religions » cadre bien la problématique dans son contexte historiographique et méthodologique, depuis l'*Encyclopédie* jusqu'à nos jours. N. Spineto montre bien que, selon les orientations des chercheurs qui s'y sont intéressés, tel ou tel aspect de la fête est mis en avant : son caractère collectif, sa portée sociale, ses connotations émotionnelles, sa valeur cathartique, voire orgiastique, sa signification symbolique, ou encore économique, voire politique. Le caractère itératif des fêtes indique qu'elles fonctionnent comme un moment de rupture, de dissolution ou de désintégration des paramètres sociaux du quotidien qui sont ensuite rétablis, donc renforcés. Par son actualisation, la fête fonderait en somme le sens même de l'existence, en particulier dans les sociétés antiques qui n'avaient pas encore connu de processus d'*Entzäuberung*, où la religion, le religieux sont omniprésents et où toute fête a forcément quelque chose de religieux. — Pour explorer ce lien fort entre fête et religion, les organisateurs ont convié des spécialistes de divers domaines, afin de tra-

vailer sur l'ensemble du monde grec et romain (grand absent : l'Orient !) et dans la longue durée. Un exposé introductif, dû à R. Turcan, fait le point sur la fête dans les rituels initiatiques, thème intéressant, dans la mesure où, depuis Franz Cumont, les débordements spectaculaires sont considérés comme un marqueur des « religions orientales ». Intéressant aussi, dans la mesure où les rituels initiatiques sont souvent secrets, donc supposent des fêtes d'une nature particulière. — Les fêtes du monde grec sont traitées successivement par G. Capdeville (épiphanie du dieu dans l'arbre et culte de l'arbre sacré en Crète et à Chypre), D. Aubriot (fêtes épiques et lyriques chez Homère et Pindare), I. Tassignon (fêtes de Dionysos en Asie Mineure), Fr. Dunand (fêtes et réveil religieux dans les cités grecques à l'époque hellénistique), A. Motte (fête chez les hommes et fêtes chez les dieux). Pour la section romaine, on mentionnera les contributions de D. Briquel (le culte fédéral des cités étrusques), J. Champeaux (fête romaine, fête publique), Y. Lehmann (fêtes romaines et théologie varronienne), Ch. Guittard (Jeux séculaires augustéens), M. Gschaid (fêtes dans les provinces de Rétie, Norique et Pannonie), T. P. Osborne (conflit de cultes dans l'*Apocalypse* de Jean), J. Ries (culte impérial et christianisme aux trois premiers siècles de l'empire). — Dans ce volume, la dimension comparative est implicite, mais on pourra regretter qu'elle n'ait pas fait l'objet d'une approche explicite. Entre la Grèce et Rome, les ponts sont évidents ; ils l'auraient aussi été avec le monde proche-oriental, judaïsme compris. Et pourquoi ne pas tenter, à titre expérimental, le comparatisme de l'incomparable, cher à Marcel Detienne, en convoquant à la table des dieux en fête quelques anthropologues ? Le volume ici présenté est fort riche et plein d'intérêt, mais, il faut le reconnaître, très classique (dans tous les sens du terme), voire frileux dans son approche et ses thématiques. — Corinne BONNET.

M. MAILLARD-LUYPAERT et J-M. CAUCHIES (éd.), *De Pise à Trente : la réforme de l'Église en gestation. Regards croisés entre Escaut et Meuse* (Cahiers du CRHIDI, 21-22), Bruxelles, CRHIDI, 2004, 15 x 23, VIII + 366 p., br.

À l'instar de la société civile, l'Église connaît à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance un temps de remise en question, consécutif au Grand schisme d'Occident, parsemé de crises et de discordes mais aussi d'élan novateurs et d'initiatives, multiples et disparates, qui, dans une certaine mesure, préfigurent la grande réforme qui naîtra du Concile de Trente. L'autorité du pape et de la hiérarchie est contestée, les clercs sont accusés de donner la dépravation en spectacle, la tendance conciliaire se heurte aux tentatives de Rome d'imposer une centralisation qui va à l'encontre des nationalismes naissants. Le tout sur fond de guerres incessantes, de crises économiques et d'épidémies récurrentes. Mais, à la même période, allant de pair avec le retour aux sources qui caractérise l'humanisme, un intense désir d'approfondissement de la vie religieuse individuelle génère, d'une part, un mouvement mystique qui se propage en Allemagne et aux Pays-Bas et, d'autre part, un courant tendant à un retour à l'évangile, connu sous le nom de « Dévotion moderne ». — Cette époque, contrastée et foisonnante, a fait l'objet, pour nos provinces, d'un colloque international qui s'est tenu à Tournai les 19 et 20 mars 2004, colloque suivi d'une publication du Centre de recherches en histoire du droit et des institutions (Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles) qui rend compte de la variété et de la richesse des communications. Celles-ci portent tant sur l'évolution des idées que sur la perte d'influence de l'Église-institution, sur ses divisions et la diminution de ses pouvoirs en matière juridictionnelle, mais aussi sur les tentatives de redressements des ordres et congrégations et sur l'histoire de l'art en relation avec la pensée théologique. Bref, une somme d'un évident intérêt pour qui se penche sur l'histoire d'une période charnière pour l'Église dans les territoires d'entre Escaut et Meuse. Les notes et références, innombrables, qui accompagnent chaque contribution constituent à elles seules un outil de travail et de recherche particulièrement précieux. — Nous nous bornerons à citer les différents intervenants et les sujets abordés. Outre un mot d'accueil de Mgr Harpigny, évêque de

Tournai, relevons : de Jean-Louis Gazzanica, une communication sur « La Réforme de l'Église, une gestation perpétuelle » ; de Michel Decaluwe, une analyse de « La position de la papauté mise en cause par le Grand schisme : légitimation de part et d'autre » ; de Vincent Tabbagh, « Les statuts synodaux de Tournai au XV^e siècle : les limites d'une volonté de réforme » ; de Jacques Pycke et Anne Dupont, « Les relations entre le chapitre cathédral de Tournai et les paroisses de la ville, de 1300 à la veille du Concile de Trente » ; de Philippe Desmette, « Les confréries religieuses à Tournai aux XV^e et XVI^e siècles » ; de Véronique Julerot : « Le schisme tournaisien de la fin du XV^e siècle, révélateur des débats ecclésiologiques et politiques des premières années du règne de Charles VIII » ; de Marie-Elisabeth Henneau et Alain Marchandise, « Les velléités de réforme dans l'Église de Liège des XV^e et XVI^e siècles » ; de Véronique Demars-Sion, « La mise sous tutelle de la justice d'Église dans les anciens Pays-Bas (XV^e-XVI^e siècles) », de Monique Vleeschouwers-Van Melkebeek, « L'officialité de Tournai aux prises avec les juridictions séculières au XV^e siècle : un lent effritement » ; de Monique Maillard-Luybaert, « Absoudre et dispenser. Clercs et laïcs des diocèses de Thérouanne, Tournai, Cambrai et Liège », de Christian De Borchgrave, « L'influence sur la réforme de l'Église des mouvements religieux de la fin du Moyen Âge dans les anciens Pays-Bas » ; de Ludovic Nys, « Le retable des sept sacrements du musée des Beaux-Arts d'Anvers : Tournai ou Poligny ? ... Tournai et Poligny ! » ; de Malte Priezel, « La Réforme, les réformes et des développements : quelques observations sur les mutations complexes dans l'Église du XV^e siècle ». — Notons enfin que, en ce qui concerne l'histoire de Tournai, cette publication, qui ne comporte pas moins de sept communications en relation directe avec celle-ci, est particulièrement dense et novatrice. — Th. VERHEYDEN.

P. J. VAN DER EIJK, *Medicine and Philosophy in Classical Antiquity. Doctors and Philosophers on Nature, Soul, Health and Disease*, Cambridge, University Press, 2005, 16 x 23.5, XIV + 404 p., rel., ISBN 0-521-81800-1.

Reprises avec de menues révisions et accompagnées de traductions, pour une part personnelles, l'A. regroupe onze de ses publications antérieures, parues entre 1989 et 2003. Elles se distribuent en trois sections. La première est centrée sur le corpus hippocratique et Dioclès de Caryste (« The 'Theology' of the Hippocratic Treatise *On the Sacred Disease* », p. 45-73 ; « Diocles and the Hippocratic Writings on the Method of Dietetics and the Limits of Causal Explanation », p. 74-100 ; « To Help, or To Do Harm. Principles and Practices of Therapeutics in the Hippocratic Corpus and in the Work of Diocles of Carystus », p. 101-118 ; « The Heart, the Brain, the Blood and the *pneuma* : Hippocrates, Diocles and Aristotle on the Location of Cognitive Processes », p. 119-135). La seconde est consacrée à Aristote et au Lycée (« Aristotle on Melancholy », p. 139-168 ; « Theoretical and Empirical Elements in Aristotle's Treatment of Sleep, Dreams and Divination in Sleep », p. 169-205 ; « The Matter of Mind : Aristotle on the Biology of 'psychic' Processes and the Bodily Aspects of Thinking », p. 206-237 ; « Divine Movement and Human Nature in *Eudemian Ethics* 8.2 », p. 238-258 ; « *On Sterility (Hist. An. 10)*, a Medical Work by Aristotle ? », p. 259-275). La dernière, beaucoup plus brève, porte sur l'Antiquité tardive (« Galen's Use of the Concept of 'Qualified Experience' in his Dietetic and Pharmacological Works », p. 279-298 ; « The Methodism of Caelius Aurelianus : Some Epistemological Issues », p. 299-327). Toutes ces études rompent avec le mythe du « miracle grec » par lequel on s'est jusqu'à ces trente dernières années approprié la médecine grecque en y voyant le fondement de la médecine occidentale moderne. Par une approche historiciste et contextualisante, elles mettent en évidence les discontinuités et les différences, en particulier le rattachement de la médecine à une partie de la philosophie, ainsi que les interférences qui en découlent sur les questions de la nature, de l'âme, de la santé, de la maladie, de même que les interactions tant du point de vue méthodologique que du point de vue épistémologique, notamment dans les domaines

de la zoologie, de l'embryologie, de l'anatomie et de la physiologie. Une bibliographie substantielle de cinquante pages, un index des passages cités et un index général font de cet ouvrage, qui témoigne des progrès que l'intertextualité a fait accomplir à la connaissance des textes scientifiques et techniques, un excellent outil de travail pour les spécialistes de la pensée médicale antique. – J. BOULOGNE.

C. A. HUFFMAN, *Archytas of Tarentum. Pythagorean, Philosopher and Mathematician King*, Cambridge, University Press, 2005, 15.5 x 23.5, XV + 665 p., rel. £ 95 / US \$ 175, ISBN 0-521-83746-4.

Après avoir, il y a douze ans, donné à propos de Philolaos une synthèse remarquable (*Philolaos of Croton, Pythagorean and Presocratic : a Commentary on the fragments and testimonia with interpretative essays*, Cambridge University Pr., 1993), C. Huffman présente aujourd'hui un important volume consacré à Archytas de Tarente. La première partie de ce livre présente les données indispensables pour aborder Archytas : biographie, cadre historique, réception de l'œuvre, aspects philosophiques et épistémologiques, tout cela introduisant à la grande question, celle de l'authenticité des fragments qui sont parvenus sous son nom. Les neuf dixièmes des fragments d'Archytas ont été traditionnellement considérés comme inauthentiques ; et, pour Archytas comme pour les « pythagoriciens » en général, l'*onus probandi* incombe à qui plaidera l'authenticité. À ce travail, C. H. consacre une bonne partie de son livre (deuxième partie, p. 101-252), car, s'il est des fragments dont l'authenticité n'est plus mise en doute, la question reste posée à propos de certains des fragments « majeurs », à savoir le 1 et le 4. Contre W. BURKERT (*Lore and Science in Ancient Pythagoreanism*, Cambridge, Mass., 1972, p. 220, n. 14 et p. 379, n. 46), C. H. prend position pour l'authenticité de ces fragments, qu'il démontre au moyen d'arguments solides. Ces textes s'inscrivent bien dans le type de problématiques de la première moitié du IV^e s., ils témoignent donc d'une réflexion sur les mêmes questions que se pose Platon, mais avec des réponses différentes de celles de ce philosophe ; et ils ne cherchent pas, contrairement à tous les apocryphes néoplatoniciens, à glorifier Archytas d'avoir employé un vocabulaire technique platonicien et abordé des questions platoniciennes avant Platon lui-même. Ainsi, le fragment 1 (sur les quatre sciences mathématiques) est authentique parce que son vocabulaire est différent de la terminologie platonicienne et aristotélicienne, et parce qu'il met en jeu des concepts discutés jusqu'au IV^e s., mais non après ; au point qu'il est très possible que Platon cite cette conception d'Archytas dans *Rép.*, 530 d. Pour l'analyse de ce fragment, C. H. ne fait pas fond sur le texte de Diels - Kranz, qui est un patchwork réalisé à partir des différentes versions fournies par les différents auteurs qui ont cité ce fragment ; il prend les uns après les autres, en les comparant, les textes de ces différents auteurs, et analyse subtilement leurs différences pertinentes. Oui, Nicomaque s'est livré à une « réécriture » d'Archytas en le citant dans l'*Introduction arithmétique*, parlant par exemple de « sphérique » au lieu de « vitesse des étoiles, leurs levers et leurs couchers » du texte transmis plus tard par Porphyre ; mais c'était pour moderniser l'expression, et la substance même du morceau d'Archytas, c'est-à-dire son authenticité, n'en est pas atteinte. C. H. met même en évidence (p. 123) que la formule finale *περὶ γὰρ ἀδελφεῶν – ἔχει* est un commentaire dû à Nicomaque, passé ensuite en dorien (peut-être après l'époque où Jamblique eut sous les yeux l'*Introduction arithmétique*, qu'il commente, mais certainement avant le VI^e s. où Asclépius et Philopon lisent ces derniers mots en dorien) par quelque scribe aussi abusé que scrupuleux. Menant avec une acribie remarquable l'étude du fragment 1 (auquel il ne consacre pas moins de soixante pages : p. 103-161), C. H. est à même d'y mettre en relief l'influence vraisemblable de Démocrite (dans l'emploi du terme *πληγή*, voir p. 132), et il établit en somme de manière irréfutable l'authenticité du passage, non seulement pour ce qui concerne les quatre sciences mathématiques, point sur lequel nous avons insisté, mais aussi pour la théorie acoustique qui y est présentée. – Le fragment 2 (sur les médiétés ; transmis par Nicomaque et par Jamblique) montre

qu'Archytas – auquel préexiste la connaissance des trois principales médiétés – est l'inventeur du nom d'« harmonique » appliqué à la troisième, avant lui appelée « sous-contre » . C. H. l'établit en vingt pages (p. 162-181) de la même densité que celles qui ont été consacrées au fragment 1. — Le fragment 3 (hymne au λογισμός, transmis par Jamblique et par Stobée), qui énonce que « les riches donnent aux pauvres », exactement comme le dit Aristote (*Pol.*, 1320b10) à propos de la Tarente de son époque, manifeste en cela même son authenticité. Le λογισμός n'est certes pas la « pensée scientifique », mais bien plutôt le « calcul » de proportions qui intervient dans le rapport d'égalité sur lequel se fonde la cohérence de la Cité. Le fragment 3, dont l'étude occupe les p. 182-224 de l'ouvrage, montre donc le rôle central de la proportion mathématique dans la science politique. On peut souligner qu'il s'agit là d'un topos maintes fois développé dans la pensée grecque (voir Isocrate, *Aréopagitique*, 21 et s. ; *Nicochlès*, 14-18 ; Platon, *Lois*, 757 a et s. ; Aristote, *Pol.*, 1280a11 et s. ; 1283a26 et s. ; 1301b ; Héron d'Alexandrie, *Metrica*, 3, préface, p. 140 Schöne ; et en latin Boèce, *Institution arithmétique*, 2, 45) ; du reste, peut-être C. H. aurait-il pu étudier l'intéressante ressemblance de ce fragment, qui relève du genre littéraire de l'éloge, avec le passage où Isocrate (*Nicochlès*, 5-9) fait l'éloge du ... λόγος, car une telle rencontre, chez deux auteurs contemporains (le *Nicochlès* date de 368 environ), a peu de chance d'être fortuite. — Le fragment 4 (supériorité de l'arithmétique, dite « logistique », sur la géométrie) est celui dont l'authenticité a été le plus discutée. Pour C. H., qui lui consacre les p. 225-252 de son livre, le meilleur argument en faveur de l'authenticité est à tirer précisément de l'emploi du mot « logistique » pour désigner l'arithmétique, emploi typiquement platonicien qui disparaît ensuite (on lira partout « arithmétique », surtout chez les néopythagoriciens). — Un apport fondamental de l'ouvrage de C. H. réside donc dans cette mise au point précise, rigoureuse et bien argumentée sur le problème de l'authenticité de quatre fragments attribués à Archytas ; là-dessus, le livre fera référence. Mais ce n'est qu'un point du travail vaste et exhaustif de l'A., car dans une troisième partie (p. 255 et s.), il donne le répertoire complet des témoignages authentiques, grecs et latins, sur Archytas, qu'il regroupe sous des rubriques pertinentes (vie, philosophie morale, caractère, puis aspects scientifiques, à savoir géométrie, musique, métaphysique, physique et mécanique) ; les ouvrages apocryphes d'Archytas ainsi que les témoignages douteux sur cet auteur sont évoqués en appendice, et un second appendice livre une étude sur le nom d'Archytas. — Complété par une bibliographie qui livre l'état actuel des études et par les indispensables *indices*, voilà donc un livre que l'on aimerait avoir écrit, et que l'on ne saurait se dispenser de lire, pour en apprécier la richesse de la documentation, la finesse de l'argumentation et la solidité des conclusions. — J.-Y. GUILLAUMIN.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

J. M. CANDAU MORÓN, F. J. GONZÁLEZ PONCE & Gonzalo CRUZ ANDREOTTI (éd.), *Historia y mito. El pasado legendario como fuente de autoridad. Actas del Simposio Internacional celebrado en Sevilla, Valverde del Camino y Huelva entre el 22 y el 25 de abril 2003*, Málaga, Centro de ediciones de la diputación de Málaga, 2004, 17 x 24, 520 p., br., ISBN 84-7785-625-7.

Après une introduction des éditeurs, qui exposent les visées du colloque (la formation des légendes dans les mondes classiques et leur présence dans les cultures modernes) et expliquent que la relation entre mythe et histoire est tantôt antagoniste, tantôt dialectique, tantôt complémentaire, ce recueil d'Actes réunit vingt-deux communications distribuées en trois parties. La première, « Mito, Historia y Geografía en la Literatura Greco-romana » (p. 13-178) comprend dix contributions (« Crónicas, fundaciones y el nacimiento de la Historiografía Griega », José Ma. CANDAU MORÓN,

Francisco J. GONZALEZ PONCE & Antonio L. CHÁVEZ, p. 13-29 ; « From the mythical to the historical Paradigm : The Transformation of Myth in Herodotus », Philip A. STADTER, p. 31-46 ; « Patriotismo e tradizioni mitiche. Le origini della storiografia locale in Grecia », Eugenio LANZILLOTTA, p. 47-56 ; « Myths on the Origins of Peoples and the Birth of Universal History », Guido SCHEPENS & Jan BOLLANSÉE, p. 57-76 ; « L'amalgame entre les Perses et les Troyens chez les Grecs de l'époque classique : usages politiques et discours historiques », Dominique LENFANT, p. 77-96 ; « The Trojan War in Italy : Myth and Local Tradition », Andrew ERSKINE, p. 97-109 ; « Homère et l'hellénisation de la *Paphlagonie* », Pierre COUNILLON, p. 109-122 ; « *Libye chora hyperpontia*. Tradizioni epicorie e rielaborazioni mitografiche di legittimazione e propaganda », Gabriella OTTONE, p. 123-150 ; « Sulle rappresentazioni mitiche della geografia greca », Francesco PRONTERA, p. 151-164 ; « Dos héroes fundadores : *La Vidas de Teseo y Rómulo de Plutarco* », Aurelio PÉREZ JIMÉNEZ, p. 165-178). La seconde, « Mito e Ideología en la imagen de Iberia » (p. 181-326), rassemble six études (« La Iberia legendaria. Tipología de las leyendas sobre Iberia y paralelismo en la mitología grecorromana », Enrique Ángel RAMOS JURADO, p. 181-192 ; « L'hellénisme chez les historiens grecs de l'Ouest. Les historiens grecs et le Périphe d'Héraclès dans l'ouest de la Méditerranée : les enjeux du mythe », Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA, p. 193-210 ; « La imagen de lo céltico en la historiografía grecorromana », Francisco Javier GÓMEZ ESPELOSÍN, p. 211-240 ; « Una contribución a la etnogénesis ibérica desde la literatura antigua : a propósito de la geografía de Iberia y los iberos », Gonzalo CRUZ ANDREOTTI, p. 241-276 ; « The New Artemidorus Fragment and the Cartography of Ancient Iberia », Robert C. KNAPP, p. 277-296 ; « Construcción historiográfica y proyección iconográfica de la representación política de la Hispania romana », Elena TORREGARAY PAGOLA, p. 297-326). La dernière section, intitulée « Leyendas y Tradiciones sobre los orígenes en el pensamiento posclásico » (p. 329-496), se compose de six autres études (« Leyenda, Historia y Literatura en torno a Alejandro », Antonio GUZMÁN GUERRA, p. 329-364 ; « Los orígenes míticos de Hispania en las Crónicas españolas de la Edad Media », Juan A. ESTÉVEZ SOLA, p. 365-388 ; « La Literatura Clásica como punto de referencia de la Moderna », Cesáreo BANDERA, p. 389-408 ; « La Literatura Clásica como referencia para la Moderna : algunas reflexiones y pautas metodológicas », Gabriel LAGUNA MARISCAL, p. 409-426 ; « El mito del deporte griego antiguo y la creación de los Juegos Olímpicos modernos », Fernando GARCÍA ROMERO, p. 427-446 ; « Franquismo e Historia Antigua : algunas notas europeas con P. Paris y A. Schulten », Fernando WULFF ALONSO, p. 447-496). Toutes ces études, suivies chacune d'une bibliographie souvent substantielle, analysent les mécanismes narratifs ainsi que la fonction cognitive et idéologique du mythe. À cet égard, elles ne peuvent qu'intéresser tous ceux qui travaillent sur l'écriture de l'histoire, la construction des représentations et le phénomène littéraire. – J. BOULOGNE.

Nancy WORMAN, *The Cast of Character. Style in Greek Literature*, Austin, University of Texas Press, 2002, 16 x 23.5, XIV + 274 p., rel. £ 34.50, ISBN 0-292-79155-0.

Cet ouvrage, tiré d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Princeton, s'ouvre sur une introduction dans laquelle l'A. fait l'esquisse des conceptions sur le style avant Aristote, en apprécie le rôle dans les récits littéraires et annonce le plan de son travail. Le premier chapitre est consacré à l'étude des conceptions sur le style pendant les époques archaïque et classique. L'A. procède à l'analyse sémantique des trois vocables qui servent à désigner le style comme une finesse de caractère : (1) κόσμος, qui renvoie à l'ordre visuel du style, (2) ἦθος, signifiant le caractère et doté de valeur morale, (3) χαρακτήρ, qui dénote, de manière plus emphatique que ἦθος, la conception visible et schématique du caractère. Le deuxième chapitre traite de la performance orale, des types du discours et, enfin, du style homérique. À travers l'épopée, l'A. essaie d'expliquer comment l'oralité de la littérature archaïque a contri-

bué à la compréhension des aspects linguistiques de l'ἔξις corporelle, qui, selon Pierre Bourdieu, comporte des choix lexicaux, des figures et des procédés argumentatifs. Pour ce faire, l'A. représente Ulysse et Héléne, héroïne digne à la fois de louanges et de blâmes, comme des personnages attentifs aux discours descriptifs d'autrui et au choix social et rhétorique du vocabulaire. Le troisième chapitre étudie la manière dont les éléments visibles de la performance orale agissent sur l'audience. Précisément, l'A. explore les aspects visibles du style et considère les sources de leurs perceptions comme trompeuses, séduisantes et excessives. Ainsi, Pandore et Thersite sont les figures les plus aptes à nous faire comprendre la signification du corps. D'autre part, Héléne et Ulysse sont considérés comme des exemples subtils du style corporel, dont le comportement et les costumes font ressortir la manière dont la représentation visuelle influe profondément sur le message qu'elle transmet. Dans le quatrième chapitre, d'une part, l'A. explique la raison pour laquelle les auteurs tragiques désignent Héléne et Ulysse comme des personnages répugnants moralement et, d'autre part, il met en lumière la compréhension visuelle de la figure d'acteur. En effet, Héléne incarne l'appel visuel du style flamboyant, qui peut détourner l'attention de l'auditoire des questions morales. De même, Ulysse symbolise la familiarité agréable de l'imposteur, ce qui implique la destruction de vraies alliances. Chaque personnage commet son propre méfait. Ainsi Héléne s'exprime sur un ton dangereusement attractif ; d'autre part, Ulysse tient un langage ignoblement varié. Dans le dernier chapitre, Héléne est considérée comme une illustration emblématique de l'appel verbal sensuel. En revanche, Ulysse fait figure de manipulateur habile de la perception de l'auditoire. L'ouvrage se termine par une brève conclusion sur le rôle de l'imaginaire, une riche bibliographie, un *index* général et un *index locorum*. Bref, il s'agit d'une étude à recommander à tous ceux qui sont intéressés par le développement et l'évolution des idées sur le style pendant les époques archaïque et classique. La représentation de deux figures, celle d'Héléne et celle d'Ulysse, comme des menteurs agréables, des imposteurs et des acteurs bien costumés fait ressortir leur adresse à manipuler le style. – Héléne PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

Elizabeth IRWIN, *Solon and Early Greek Poetry* (Cambridge Classical Studies), Cambridge, University Press, 2005, 14.5 x 22, XIII + 350 p., br. rel. £ 50 / US \$ 90, ISBN 0-521-85178-5.

L'ouvrage comprend trois parties. Dans la première, l'A. estime que les interprétations basées sur d'apparentes différences entre l'épopée homérique et l'épigramme guerrière ont été exagérées. Comme dans l'*Iliade*, l'épigramme guerrière de Callinos et de Tyrtée soulignait la motivation de l'honneur personnel, mis en évidence aussi lors des réunions aristocratiques. Les épigrammes révèlent également des connexions linguistiques et thématiques avec la poésie épique (cf. *CEG* 145). — La deuxième partie présente une analyse détaillée du poème connu sous l'appellation *Eunomia* de Solon (ἡμετέρα δὲ πόλις..., poème 4 de West) : la poésie est désormais politique et la dissension de la cité se substitue à la guerre avec un ennemi extérieur. Dans l'*Odyssee* (9, 2-11), Ulysse affirme l'agrément de voir le peuple satisfait par des tables pleines de pain et de viande ; chez Solon 4, par contre, il est question des agissements déplorables de leaders politiques incapables de participer dans le calme aux plaisirs d'un festin. À la suite d'Hésiode, dans ses *Travaux et les Jours*, Solon distingue plusieurs richesses, celle qui constitue un don des dieux, et celle qui résulte du vol et de l'orgueil. Il développe des idées analogues sur les excès des dirigeants, sur la cupidité démesurée, sur l'instauration de l'injustice et sur ses conséquences funestes pour la cité. — La troisième partie est centrée sur la tyrannie. Les vues de Solon coïncident avec celles d'Alcée, dans un commun effort pour neutraliser les politiciens menant le peuple à sa ruine. L'image, développée par Solon, du loup qui fait tête de tous côtés au milieu des chiens, a des parallèles dans l'*Iliade*, 12, 41-42, chez Pindare, 2^e *Pythique*, 83, et dans la *République* de Platon, 565 d - 566 a : l'animal y est finalement assimilé au tyran. Au sujet de Solon et de Pisistrate, l'A. confronte les données

fournies par Plutarque, dans sa *Vie de Solon*, et par Aristote, dans sa *Constitution d'Athènes* (17, 2). Viennent ensuite deux appendices : l'un concerne les gymnètes chez Tyrtée et l'autre s'intéresse à l'expression *λυκάβαντος* dans l'*Odyssée* (allusive au temps du retour d'Ulysse à Ithaque, tel un loup). L'ouvrage se termine par une bibliographie, un index général et un index des sources utilisées. – J. FILÉE.

L. BELLONI, Lia DE FINIS, Gabriella MORETTI (éd.), *L'Officina Ellenistica. Poesia dotta e popolare in Grecia e a Roma* (Labirinti 69), Trento, Università degli Studi di Trento. Dipartimento di Scienze Filologiche e Storiche, 2003, 15 x 21, XV + 492 p., br. EUR 13, ISBN 88-8443-044-5.

Ventiquattro saggi danno vita ad un volume che raccoglie gli Atti di un incontro organizzato a Trento dall'università e dalla sezione dell'AICC di quella città. Le relazioni si erano tenute tra il 4 e il 6 aprile 2002 nel Liceo classico « G. Prati ». Il volume comprende contributi di studiosi molto famosi nel campo della poesia ellenistica e anche di « giovani » promettenti. Antonios Rengakos (« Tempo e narrazione nelle *Argonautiche* di Apollonio Rodio », p. 1-15) si occupa di un autore ellenistico di cui è specialista riconosciuto. Mentre Iliade e Odissea presentano sia *flashback* che allusioni al destino degli eroi (e di Troia) dopo gli avvenimenti narrati nel poema, Apollonio è parco di tali risorse, pur dando spazio, com'è noto, ad *excursus* dotti, di stampo alessandrino. Non così altri poeti del suo tempo o di poco precedenti : non – a quanto si può dedurre dai frammenti – Antimaco nella *Tebaide*, non Filita nel *Hermes* e Riano nei *Messeniaci* né Callimaco nell'*Ecale* : tutti disponibili a narrazioni extradiegetiche che mancano in Apollonio, più affine, per questo rispetto (argomenta R.), ai poeti del *Ciclo* (*Ciprie*), o comunque precedenti (Paniassi, Cherilo, etc.). Refusi : p. 5-6 : *diēnēkes* (8 volte) (*diēnekes*). — Hans Jürgen Tschiedel (« Apollonio Rodio e Valerio Flacco. L'umanità nel mito », p. 17-33) studia il diverso atteggiamento dei due poeti nella narrazione di alcuni episodi (Prometeo) e nell'articolare i personaggi (Ercole, Giasone). Da questi confronti e da significative innovazioni di Valerio Flacco (nuovi personaggi : lo scita Gesandro) appare evidente che in questi il viaggio di Argo rappresenta l'arrivo della civiltà (e della mitezza, della *clementia*, etc.) rispetto a un precedente universo dominato da non-valori ferini e barbarici. Il mondo di Giove succede a quello di Nettuno (p. 23). Il contributo di Tschiedel è assolutamente convincente sul versante latino : personalmente, sfumerei l'immagine di Apollonio che « poteva ancora offrire ai suoi lettori il piacere privo di complicazioni di una narrazione in gran parte quasi fiabesca » (p. 33) : a parte il carattere notoriamente « filologico » dell'*epos*, anche nell'autore greco, dopo l'impresa di Argo, il mondo non sarà più come prima, e pericoli e orrori del mondo antico scompariranno (si pensi alle Simplegadi, o all'uccisione di Talos, etc.). — Lorenzo Nosarti (« Sul sogno di Ilia (Enn. *Ann.* 35ss. Vahl.² = 34ss. Sk.). Il corposo contributo », p. 35-75) offre una discussione strutturale-contentutistica del celebre fr. e un commentario selettivo ad alcune espressioni problematiche. Il sogno della figlia di Enea intreccia, secondo N., varie tipologie di *ἐνύπνια*, il *seduction-dream*, il « sogno di impedimento » e il sogno oracolare, più tradizionale e informativo (p. 57). Nello specifico dell'*homo pulcher* (v. 5) e del *seduction-dream* (46 e s.) ricorderei anche la rievocazione (non onirica) di Creusa in Eur. *Ion* 887-897 (simile la dichiarata bellezza del dio, l'impotenza della donna, la seduzione in luoghi impervi). P. 66 : che l'assenza della cesura al v. 9 avesse una funzione espressiva era già ipotizzato da L. Müller, *De re metrica poetarum Latinarum praeter Plautum et Terentium libri septem*. Lipsiae, 1894, p. 218 [rist. Hildesheim, 1967] (*apte congruit orationi concitatae*). P. 68-72 : N. propone di intendere il discusso *capessere* nel senso assoluto di *abire*. Il suggerimento è assai interessante, perché permetterebbe di accantonare varie terapie congetturali poco persuasive (lista in N., p. 68), senza dire che, salvaguardando a *capessere* il valore desiderativo, *posse* [...] *capessere* risulta incongruo e difficile a rendere (« poter desiderare di prendere »?). Va tuttavia ammesso che *corde capessere* suggerisce

comunque *primo obtutu* un senso conoscitivo (e.g. Soph. *Aj.* 16 ξυναρπάζω φρενί, *LSJ*⁹ s.v. λαμβάνω, 9, etc.). — Antonio Aloni («La *Nea* ai tempi della regina Vittoria », p. 77-90) illustra alcune analogie strutturali e di *Stimmung* tra il teatro menandro e *L'importanza di essere Ernesto* di Wilde. Le maggiori consonanze sono invero con l'*Aspis*, che tuttavia non poteva essere noto a Wilde per ovvie ragioni cronologiche. Ma l'autore mostra che anche il (poco) Menandro allora noto doveva risultare simpatetico al letterato irlandese, che vi si era avvicinato attraverso il suo *cursum studiorum* di ellenista estetizzante e di avido lettore dei comici. Il clima culturale — conclude Aloni — suggerisce un'affinità tra l'Europa *fin de siècle* e l'Atene menandrea in progressiva senescenza economico-politica. — Alessandro Russo («Un verso dagli *Hedyphagetica* di Ennio ? », p. 91-116) tratta estesamente di Enn. *Sat.* 66 V.², sul piano testuale e di contenuto. L'autore propone di intendere il problematico *lanigerum pecus* menzionato nel fr. come riferito ai λάβρακες, e di attribuire il v. agli *Hedyphagetica*. L'identificazione con il λάβραξ risolve il problema del pasto del *lanigerum genus (pisces)* ed è assolutamente coerente con i dati sul suo habitat (*stagna* in Enn., ἔλη in Ael. *HA* I, 30, opportunamente invocato da R.). Dato che Archestr. fr. 46 Olson - Sens parlano del λάβραξ, l'attribuzione agli *Hedyphagetica* è quasi inevitabile. La ricostruzione di R., benché rimanga ovviamente un'ipotesi, mi sembra un notevole progresso rispetto alla tradizionale vaga collocazione del fr. (*Saturae*), per non dire dei tentativi — da R. respinti sulla scorta di S. Mariotti — di situarlo nel *Sota*, forzando il testo per renderlo metricamente compatibile. Un appunto: «se prendiamo in considerazione la tradizione sotadica antica nel suo complesso mi è difficile pensare come in essa potesse trovare posto una descrizione di un pascolo irrealistico.» (p. 109.) Ma della «tradizione sotadica antica» abbiamo malauguratamente così poco che ai temi da essa trattati possiamo attribuire, in via teorica, qualunque cosa. Per un'ulteriore conferma della varietà tematica dei carmi in sotadei, mi permetto di rinviare al papiro da me recentemente edito: «P. Heid. inv. G 310 a: frammenti di poesia ellenistica », *ZPE* 140 (2002), p. 17-29. P. 109: R. ha del tutto ragione a respingere l'interpretazione «sotadica» di *Sat.* 66 V.²; quanto all'obiezione a Hermann, direi che il filologo tedesco semplicemente rilevava che per i due fr., *Varia* 26 V.² e, appunto, *Sat.* 66 V.², tale interpretazione era teoricamente possibile (ma non offrì una scansione: *neutrum fragmentum Ionicis repugnare, in promptu est* [*Elementa*, p. 454]). Refusi: p. 103, n. 23 D. Olson - A. Sens e p. 107, n. 31 *lege*: 46 Olson - Sens; p. 106, n. 30: κάριδες (più volte) *lege* κάριδες. — Maria Cannatà Fera, «Metateatro e intertestualità. Lo *Scudo* di Menandro, *Elena* e *Ifigenia Taurica* di Euripide », p. 117-129. Si parte dalla dipendenza — riconosciuta già nell'antichità — di Menandro da Euripide. La progressiva pubblicazione delle commedie menandree, dal codice di Afroditopoli (1907) ai papiri Bodmer (1959-1969) hanno reso sempre più evidente il tributo verso il tragico ateniese. Particolarmente chiaro è l'utilizzo nell'*Aspis* dell'*Elena*, con la quale sono stati individuati numerosi paralleli linguistici e strutturali, nonché — questi più inerenti alla sola trama — con l'*Ifigenia nei Tauri*. Del confronto s'avvantaggia la critica testuale menandrea, e la C.-F. conclude con un caso di (possibile) allusione metateatrale di Menandro allo stragemma della finta morte nelle due tragedie euripidee per affrontare una *crux* del testo (*Asp.* 330: accoglimento di οὐ κοινόν di Barigazzi). — Gianna Petrone, «Metafore della poesia nella commedia plautina », p. 131-143. Il teatro plautino presenta alcune scene metateatrali in cui portavoce del commediografo è il servo. Plauto gli concede di esprimere giudizi letterari ma, con accortezza scenica, la dimensione metateatrale non stravolge mai il personaggio, che usa con conseguenza le metafore attese dal suo ruolo (culinarie). — Massimo Di Marco, «Un amore perfetto (Asclep. 24 G.-P. = *AP* 12, 163) », p. 145-167. Il contributo è diviso in due parti: un'analisi testuale del v. 2, chiaramente sfigurato da corruzione (p. 145-150) e un'interpretazione globale dell'epigramma (p. 150-167). Al v. cit. Di M. propone di emendare χρυσῶ, ᾧ μήτ' ἄνθει μήτε γένοιτ' ἐν ἴσῳ† in χρυσῶ, ᾧ μήτ' ἄν ἐς ἐν μήτε γένοιτ' ἐν ἴσῳ. Nella sezione interpretativa, Di M. individua nella *Priamel* la trama strutturale del testo. La presenza congiunta di Ἔρως e μῖξαι sembra inoltre rinviare al ruolo demiurgico di Amore nei contesti cosmogonici (orfici, empedoclei, etc.) e al complesso problema

dell'organizzazione del κόσμος attraverso κράσις, la temperata fusione degli elementi primari. Si deve convenire con Di M. che il v. 2 è corrotto. E tuttavia, che un'emendazione possa recuperare la lezione originaria in modo assolutamente palese, è, temo, ottimistico (certo auspicabile). Di M. ha ragione a ritenere che ἀνθεῖ non è tutelato da ἄνθεα (4), probabile motore della corruzione (p. 146, n. 2). Non a torto, Gow sospettava anche di μήτε [...] μήτε (*pro* οὔτε [...] οὔτε), ma a questo bisogna rassegnarsi, a meno di stravolgere il v. Rimane seducente la congettura di F. Jacobs ὁ μήτ' ἀνθεῖ μήτε γένοιτ' ἐν ἴσῳ, anche se le perplessità espresse da Di M. su ὄ e τε sono condivisibili (p. 148) : la prima, meno grave, può aggirarsi leggendo appunto ἄ con Di M., ma la seconda pare invalicabile (ad entrambe le obiezioni risponde ora L.A. Guichard Romero, nella sua edizione dell'epigrammista [Bern, 2004], stampando ὁ μήτ' ἀνθεῖ μήτε γένοιτ' ἐν ἴσῳ). Parimenti giusta è la ricerca di un ἄν, che Di M. recupera da ἀνθεῖ (si potrebbe dedurre anche da γένοιντ' ἄν ἴσα), anche se il risultato della terapia non mi sembra sicuro. — Marco Fantuzzi, « Amore pastorale e amore elegiaco, tra Grecia e Roma », p. 169-198. Prop., II, 34, 67-74 compone armonicamente l'opposizione amore/pace campestre di tradizione teocriteo-meleagrea con conseguente mistificazione del modello, Virgilio bucolico. Ma il motivo, dimostra F., è tutt'altro che isolato nella letteratura latina, investendo Verg., Buc., 10, l'Ep. ovidiana di Enone a Paride e, complessivamente, Tibullo e numerosi passi properziani. È la visione irenica di un mondo pastorale in cui l'amore è costitutivo e non alternativo : la contrapposizione è piuttosto con la vita urbana, in cui le vicende sentimentali perdono purezza e semplicità (e generano l'effusione elegiaca). Il contributo recupera i probabili *exemplaria* greco-ellenistici che anticipavano questa sintesi erotica del mondo bucolico : i fr. di Bione (soprattutto). Il caso più patente in cui l'amore è considerato alternativo alla vita agreste (in realtà campestre) è certo Theocr., Id., 10 (rileva giustamente F., p. 176). La mia impressione – che non ha pretese di originalità – è che nel Siracusano il contrasto ancora molto debba al (possibile) modello, le prescrizioni di Hes., Op., 441-447, da confrontare soprattutto con Theocr., Id., 10, 9. È possibile che il *color elegiacus* del mondo bucolico bioneo sia frutto di un successivo sviluppo (e incontro) con la produzione amorosa epigrammatica alessandrina. È interessante osservare come le fantastiche fughe pastorali di Properzio, che sogna di vivere tra i pascoli con Cinzia un amore depurato dalle complicazioni urbane (cf. F., p. 189-193) siano riprese – e negate nella realtà – da Juv., 6, 5-7, *silvestrem montana torum cum sterneret uxor / frondibus et culmo vicinarumque ferarum / pellibus, haut similis tibi, Cynthia*, etc. (cf. Prop., III, 13, 35-36 e F., p. 191). — Giorgio Ierano, « Il mare d'amore : elementi per la storia di un *topos* letterario » (p. 199-238), un impegnativo percorso di *loci* sulla presenza delle metafore marine (soprattutto) nella poesia epigrammatica greca e nei suoi precedenti della lirica arcaica. L'autore ricostruisce altresì le implicazioni filosofiche sottese all'impiego della simbologia del mare in tempesta e in bonaccia. Paralleli da Museo sono esclusi dalla rassegna, evidentemente perché troppo ovvi (p. 233) – la vicenda di Ero e Leandro è peraltro emblematicamente richiamata all'inizio dell'articolo attraverso un motto dal poema di Marlowe : cf. comunque Kost ad Musae, 212 (l'amore come viaggio in mare) e *passim* (Register I. *Namen und Sachen*). P. 204-5 : sull'Afrodite εὐπλοια, cf. ora Posid., 39, 2 A.-B. (in realtà Arsinoe-Afrodite) e Bastianini-Gallazzi *ad loc.* nella *princeps* del papiro (Milano, 2001, p. 155). P. 205, n. 17 : AP IX, 143 = GP 597-602 è invece attribuito con solidi argomenti a Antipatro di Tessalonica da L. Argentieri, *Gli epigrammi degli Antipatri*, Bari, 2003, p. 130-132. P. 225 « nell'epigramma invece non c'è il filtro di un'elaborazione razionale dei *pathemata* amorosi, ma solo la sbigottita contemplazione di un fenomeno di cui non si colgono il senso e la direzione » e « l'esperienza poetica del naufragio d'amore si ribella dunque alla gabbia angusta di ogni raziocinio, di ogni filosofia e di ogni morale » (p. 229) : cf. tuttavia Posid., AP XII, 120 = 138, 4 A.-B. = VII Fernández-Galiano = HE 3081 τὸν παραταξάμενον πρὸς σέ [scil. Ἔρωτα] λογισμὸν ἔχω (con l'imitazione di Rufino, AP V, 93, 1 = 34, 1 Page) che suscitò (forse) una reazione meleagrea, cf. Gow - Page *ad HE* 4094. — Roberto Pretagostini, « La forma catalogica fra tradizione e innovazione : il catalogo dei maestri di Eracle nell'*Idillio*

24 di Teocrito », p. 239-253. Oggetto dello studio di P. è la complessiva struttura dell'*Id.* 24, nella sua dimensione di epillio, con una chiusa innodica frammentaria (restituata dal papiro di Antinoe) e una trentina di vv. riservati al catalogo dei precettori di Eracle. A questa complessa partitura fa riscontro, nell'ambito del catalogo, l'utilizzo di una forma antica aggiornata da significative innovazioni. Tra le novità certo spicca l'assegnazione a Lino dell'insegnamento delle lettere (γράμματᾶ): sia la scelta del pedagogo (altrimenti destinato dalla tradizione alla παιδεία musicale, P. 248-249 e Gow *ad loc.*) sia la materia costituiscono importanti novità. È ben probabile, viene rilevato in conclusione da P., che Teocrito riproducesse nel curriculum di Eracle le tappe educative del principe ellenistico. È anche possibile intravedervi una conseguenza della dimensione « domestica » dell'eroe epico quale era consegnata al poeta alessandrino dalla tragedia (e, nel caso di Eracle, certo anche dalla commedia), un'attualizzazione del mito, del tutto in linea con le tendenze della poesia ellenistica. — Giuseppina Basta Donzelli, « Mimo teocriteo e mimo popolare », p. 255-268. L'autrice prende le mosse da un celebre articolo del compianto C. J. Ruijgh secondo cui il dorico degli *Idilli* « realistici » (1-7, 10-11, 14-15, 18, 26) sarebbe la *Doris* di Cirene con elementi della κοινή (« Le Dorien de Théocrite : dialecte Cyrénien d'Alexandrie et d'Égypte », *Mnemosyne* 37 [1984], p. 56-88). La B.-D. qualifica la lingua del Siracusano come artificiale e colta, ove i « cirenaismi » si iscriverebbero agevolmente nella comune lingua poetica ; a fronte dell'esperimento teocriteo sono attestati i cosiddetti mimi popolari, trattati brevemente dalla B.-D. come esempio di un genere affine ma di registro stilistico « basso ». In dettaglio, la B.-D. obietta a Ruijgh che la presenza dell'uscita « cirenaica » (ma anche eolica e genericamente « poetica ») del part. femm. -οῖσα si rinviene ripetutamente anche nell'*Id.* 16 (275 a. C. circa, dunque prima del passaggio ad Alessandria). A dire il vero, l'*Id.* 16 non fa parte del gruppo di testi ai quali si rivolge Ruijgh (cf. *Id.*, p. 58) ; d'altra parte, è difficile separare il fenomeno nei due insieme I (« dorien caractéristique de Théocrite ») e II (« dorien-épique ») : la dimostrazione della B.-D. è sensata (e sempre ben documentata). Nonostante la seduttiva intelligenza dell'ipotesi di Ruijgh, la tesi di un dorico letterario e artificiale è dunque più verosimile. Più probabile, semmai, la vecchia proposta di V. Magnien (*Mém. Soc. Ling.* 21 [1920]) che Teocrito risentisse, anche per il dialetto, di testi letterari siracusani : la probabile imitazione di Sofrone di Siracusa negli *Idilli* è stata riconosciuta anche di recente (J. H. Horden, « Love Magic and Purification in Sophron, *PSI* 1214a, and Theocritus' *Pharmakeutria* », *CQ* 52 [2002], p. 164-173). P. 260, n. 6 : sulla lingua epica in Teocrito menzionerei la sezione « Dialect, language, and style » del commento di *Id.* 22 di A. Sens (Göttingen, 1997, soprattutto p. 36-38). — Luigi Belloni (« 'Povertà' e 'ricchezza' nel *Corpus Theocriteum*. In margine al testo degli Ἀλκίεις », p. 269-300) si occupa del valore di πένια nella cultura e letteratura greca dal V al III secolo a. C., più specificamente poi nell'*Id.* 21, di cui vengono ricostruite strutture e temi. La progressiva evoluzione di πένια (non πτωχεία) da male da scongiurare a risorsa che stimola l'intelletto (come nell'esordio di *Id.* 21), sino a divenire, paradossalmente, l'autentica ricchezza : lo sviluppo è da B. efficacemente ricostruito e imputato in prima istanza alle filosofie ellenistiche. Accanto alla citazione di Phoen. fr. 1 Diehl³ si potrebbe ricordare anche il fr. 3 D.³ (il giambo di Nino) e *SH* 335 (l'*Epitaffio di Sardanapallo* di Cherilo di Iaso), in cui la riprovazione (sorridente) del πλοῦτος ὄνως si salda al motivo antico, trattato da B. (p. 271-272) dell'Asia ricca e imbellè. Nell'aura favolistica che pervade il fr. di Phoen., tuttavia, la figura del ricco monarca orientale sfuma, perde un'identità storica e diviene astratto simbolo della vanità dei beni terreni. P. 285 : B. difende πόνος (14), che è stampato anche in Gallavotti³. Va detto che πόμος di Koehler, appoggiato da Gow, era accolto anche dai precedenti editori (da Meineke in poi) e che πόμος permane assai sospetto (Ahrens consentirà στόλος) : πόμος è notoriamente sostenuto da Ov., *Met.*, III, 588 (cf. Fritzsche² e Gow *ad loc.*), mentre πόμος, tutt'altro che appoggiato da φίλος πόμος (20), si direbbe provenire da lì ; πόμος anticipa il seguente πλοῦτος, di cui è una sorta di gradino « preparatorio » : l'immagine sarebbe del tutto coerente (Leon. *AP* VII, 295, 1-2 = *HE* 2074-2075 τὸν [...] ἀπὸ κύρτων / ζ ὦ ν τ α , Opp. An., *Hal.*, I, 54-55 θριξὶ δ' ἐν

ἠπεδαρήσι παλιγγνάμπτοιό τε χαλκοῦ / χεῖλεσι καὶ δονάκεσσι λίνουσί τε κάρτος ἔχουσιν). — Luigi Torraca (« Il carme XXV della raccolta teocritea », p. 301-315) analizza in dettaglio l'epillio pseudoteocriteo, confrontandolo con anon. *Ep. Aesp.*, 2 Pow. (*Epyllium Diomedis*) – da lui edito (Napoli, 1971) – e proponendo dubitativamente di identificare nell'anonimo del frusto papiraceo l'autore del carme su Eracle. T. insiste – a ragione, si può dire – sulle qualità plastiche dell'autore di [Theocr.] 25, tributarie della coeva statuaria ellenistica e in particolare sul dettaglio del deltoide di Eracle « l'autore [...] entra in gara con l'arte della scultura » (p. 307) : si potrebbe aggiungere che la competizione è anche con lo stesso Teocrito, di cui l'autore dell'epillio imita lo stile : cf. 1, 42 ; 22, 46-48 [soprattutto 48]. — Alessandro Perutelli (« Teocrito e Catullo », p. 317-330) riprende alcuni classici confronti tra i due poeti, consegnati ai commenti storici, per un riesame e un approfondimento. L'obiettivo si concentra su Theocr., 25 e Cat., 64. A proposito della possibile presenza di Theocr., 2, 102-104 in Cat., 68, 70-72, è da chiedersi se per *arguta* [...] *solea* non possa ipotizzarsi (con molta cautela) anche un ricordo del celebre Theocr., 7, 26 πᾶσα λίθος παῖοισα ποτ' ἀβρυλίδεσσιν αἰεῖδει (dove, tuttavia, è la pietra del selciato che canta, urtata dal calzare). Molto giustamente, l'autore rileva carattere alessandrino della descrizione del filare delle Parche a 64, 307-319 : in effetti viene in mente l'ovvio Leon. *AP* VII, 726 = *HE* 2411-2420 e la minuziosa menzione degli arnesi fa pensare ai vari epigrammi dedicatori di strumenti da telaio. È possibile che Cat. abbia tenuto presente Theocr., 25, 69-71, come sostiene P., e abbia elaborato i vv. sotto la suggestione di quadretti di vita ellenistici. P. 324, n. 8 : per i contrasti cromatici catulliani, cf. da ultimo J. R. Clarke, « Colours in Conflict : Catullus' use of Colour Imagery, C. 63 », *CQ* 51 (2001), p. 163-177. — Claudio Meliadò (« Letture nuove e vecchie congetture [Theocr. VII 86 e XIV 59-60] », p. 331-336) comunica due lezioni nuove (raggiunte attraverso ispezione autoptica : l'autore lavora da tempo al fondo ossirinchina in Gran Bretagna) di due papiri teocritei, confermando due emendamenti precedenti : ἔτι μοι (Gallavotti) nel primo dei due passi menzionati nel titolo e ἐν ἀνθρώποισιν (Briggs) nel secondo. Si tratta di un intervento di portata durevole, a parere del recensore tra i più importanti del volume. A p. 335, n. 16 : l'originale citazione di Reiske nella sua edizione teocritea (Viennae et Lipsiae, 1765) è alle pp. 228-229. P. 336, n. 23 : la recensione di Pohlenz a Hunt - Johnson è ristampata nel II volume delle *Kleine Schriften* (herausgegeben von H. Dörrie, Hildesheim, 1965 : la p. corrispondente è 76). — Valeria Gigante Lanzara (« I difficili approdi. La colonizzazione mitica dell'Occidente nei vaticini di Cassandra [Lycophr. *Alex.* 592-631 ; 911-929 ; 951-992] », p. 337-367) analizza delle sezioni dell'*Alessandra* dedicate a fondazioni italiche di eroi del ciclo Troiano : Diomede, la fondazione di Siris, Filottete, la fondazione di Segesta. È del tutto condivisibile la conclusione dell'autrice secondo cui Licofrone confonde i due piani, lo storico e il mitologico, e che le successioni cronologiche ne risultano spesso stravolte. Questo è ben evidente nel secondo caso esaminato (il più complesso), dedicato alla fondazione e distruzione di Siri-Polieo, in cui l'attribuzione della fondazione a profughi da Troia sembra contestualmente verosimile, anche se il séguito del racconto, con la menzione della strage fratricida tra Greci, lo rende problematico : un'inconsequenza dello stesso poeta sembra possibile. In generale, sarebbe stato opportuno, nell'occasionale rimando agli scoli, la menzione di un'edizione, tanto più che ora, accanto alla classica di Scheer (Berolini, 1908), si affianca la nuova di Leone (Lecce, 2002). P. 364, n. 122. Sugli Elimi e la zona di Segesta la bibliografia si è di molto arricchita rispetto a quanto citato dalla G.-L. : si ricordino almeno il volume di Stefania De Vido, *Gli Elimi. Storie di contatti e di rappresentazioni*, Pisa, 1997 e le *Giornate internazionali di studi sull'area elima*, di cui sono uscite tre tornate di atti (Pisa - Gibellina, 1992 ; Pisa, 1997 ; Pisa - Gibellina, 2000). P. 366 : « venute nella terra dei Lestrigoni, / in occidente » : assai improbabile la traduzione (così, per altro, anche la versione di G. Paduano (*Alessandra*, a cura di M. Fusillo, A. Hurst, G. P., Milano, 1991, p. 119 : « esse giunsero alla terra dei Lestrigoni », etc.) : μολόντας εἰς γῆν ἔσπερον Λαιστρυγόνων. Il soggetto è ναῦται, che espongono le ragazze. — Alberto Cavarzere, *Il ΠΟΛΥΤΡΟΠΙΟΣ Enea* (p. 369-380), è concentrato nell'analisi di Verg.,

Aen., I, 8-11, una ripresa proemiale con invocazione alla Musa. Ne è evidenziata l'influenza dell'esordio dell'*Odissea*, soprattutto in relazione a *tot volvere casus* (9), probabile allusione a πολύτροπος (Hom., *Od.*, I, 1). Molto giustamente, i « due » proemi dell'Eneide sono accostati a quelli di Ap. Rhod., I, 1-4 e 18-22. Dato che anche *Aen.*, I, 1-7 risente notoriamente dell'*Odissea* (così anche C.) e che *multum [...] iactatus [...] multa quoque et bello passus* (3-5) certo riproduce μάλα πολλά πλάγχθη [...] πολλά ἴδε, è da chiedersi se questa interpretazione non importi una maggiore coesione dei « due » proemi. Probabilmente anche *quo numine laeso* (8) rimanda a *Od.*, I, 7-9. Certo lo studio di C. « riabilita » i vv. 8-11, solitamente oggetto di minore attenzione. — Maria Silvana Celentano (« Temi e motivi ellenistici tra Grecia e Roma: l'epodo 15 di Orazio », p. 381-397) analizza in dettaglio il terzultimo epodo : a séguito di un commento a tutto il carme, l'autrice perviene alla conclusione che la marca archilochea (quindi giustamente epodica) non sia assente dal componimento, che sarebbe un autentico attacco al giuramento violato, tema quanto mai di casa nella poesia greca arcaica, quindi in quella del Pario. L'incertezza è dovuta al fatto che il carme attinge a vari rivoli : un incipit saffico-epigrammatico (ellenistico), una ripresa callimachea, un lessico catulliano, una chiosa « fulminea » e « giambica » (*risero* [24] : almeno, questo è l'effetto della lunga, ironica [?] apostrofe 17-22). La C. ha ragione ad evidenziare la pluralità degli spunti che compongono il testo : anzi, benché esso si presenti, tradizionalmente, come *ein rasch hinströmender Ausbruch des Zornes* (Kießling - Heinze), si direbbe costituito da spunti non tra loro compiutamente armonizzati. Refuso : p. 393, r. 15 *meo nunc !*. — Francesca Boldrer, « Il callimachismo di Propertio nelle elegie romane : analisi di 4, 1 », p. 399-423. Il tributo di Propertio verso Callimaco è stato più volte enfatizzato (o relativizzato o persino respinto) dalla critica. Il fondamento di questo legame è nei ripetuti, espliciti richiami al Cireneo (ma anche a Filita), in varie allusioni alla poetica callimachea e nella presenza delle elegie eziologiche, quasi tutte appartenenti al libro IV. A questo libro, e in particolare all'elegia 1, si rivolge la B. Il dialogo con Callimaco – così la B. – è certo ambiguo ma reale, non un semplice slogan : ma i veri precedenti di Propertio nelle elegie romane sono il Virgilio antiquario di *Aen.*, VIII e alcuni luoghi di Tibullo (p. 409-411). I punti di contatto reali con gli *Aitia* sono invece assai contenuti. Rimane, tuttavia, da spiegare perché Propertio arrivi a definirsi, alla soglia del libro IV, *Romanus Callimachus* (IV, 1, 64) : la B. acutamente mostra come non in questo libro, ma nel precedente, siano recuperabili i più vistosi riferimenti callimachei. È il libro III, dunque, a giustificare l'appellativo di « callimacheo ». L'articolo si conclude con l'ipotesi che Propertio, umbro di Assisi (probabilmente) e legato alla Roma augustea, dovesse ritenere Callimaco, cireneo e poeta cortigiano a Alessandria, un predecessore della sorte affine (p. 419-423). Il richiamo alla poesia augustea come matrice delle elegie eziologiche mi sembra condivisibile, anche se l'ombra degli *Aitia* si sarà pur estesa sul programma di cantare *sacra diesque [...] et cognomina prisca locorum* (IV, 1,69). Meno convincente, direi, è ritenere che Propertio « instaura con l'alessandrino una nuova intesa a livello personale e umano, scoprendosi unito a lui dalla comune incombenza di un patriottismo obbligatorio, compensato però da un più autentico e sincero campanilismo individuale » (p. 423). In Callimaco non si rinvergono particolari disagi o renitenze agli impegni celebrativi cui era legato come poeta di corte ; né egli solo era nato fuori da Alessandria, ché questa era semmai la regola dei letterati ivi operanti. P. 405 : proprio IV, 2 potrebbe essere valorizzata come influsso di Callimaco, se il dialogo con la statua di Vertumno richiama (e direi necessariamente) Call., *Aet.*, 64 Mass. = 114 Pf. – questo e altri collegamenti con Callimaco sono invece debitamente segnalati dalla Boldrer in Ead., *L'elegia di Vertumno* (Propertio 4.2), Amsterdam, 1999, p. 42. — Kajtán Gandar, « L'astronomia e la metaforica stellare nella poesia augustea », p. 425-438. Virgilio e Orazio (soprattutto) sono gli autori in cui G. cerca le tracce della menzione delle stelle. È una presenza non marginale, quella degli astri, nella poesia augustea, sollecitata da una società letteraria appassionata di astrologia (Orazio) e infatuata dei *Fenomeni* di Arato. G. si concentra in particolare su Verg., *Buc.*, 9, 47 e Hor., *Carm.*, I, 12, 47. P. 427 : il canto di Iopas in *Aen.*, I, 742-746 certo evidenzia la

distanza dai temi di Demodoco nell'*Od.* e l'influsso di Arato. Ma Ap. Rhod., I, 496-510 è un'altra fonte inevitabile, cui G. avrebbe dovuto accennare (*Hic canit errantem lunam solisque labores, / unde hominum genus et pecudes, unde imber et ignes* ~ ἦδ' ὡς ἔμπεδον αἰὲν ἐν αἰθέρι τέκμαρ ἔχουσιν / ἄστρα σεληναίης τε καὶ ἡελίοιο κέλευθοι / οὖρα θ' ὡς ἀντέιλε, καὶ ὡς ποταμοὶ κελάδοντες / αὐτῆσιν Νύμφησι καὶ ἔρπετὰ πάντ' ἐγένοντο). P. 435 : « secondo Cassio Dione, su questo fenomeno [*scil.*] la cometa apparsa dopo la morte di Cesare] l'opinione pubblica era divisa : parecchi pensavano che questa cometa fosse di buon auspicio, ma molti non lo credevano [...] da questo passo deduciamo che i primi erano una minoranza (τινῶν), gli altri ben più numerosi (οἱ πολλοί) ». Non è affatto ciò che dice Cassio Dione, di cui va riportato il passo : ἐπεὶ μέντοι ἄστρον τι παρὰ πάσας τὰς ἡμέρας ἐκείνας ἐκ τῆς ἄρκτου πρὸς ἑσπέραν ἐξεφάνη, καὶ αὐτὸ κομήτην τέ τινων καλούντων καὶ προσημαίνειν οἶά που εἶωθε λεγόντων οἱ πολλοὶ τοῦτο μὲν οὐκ ἐπίστευον, τῷ δὲ Καίσαρι αὐτὸ ὡς καὶ ἀπηθανατισμένῳ καὶ ἐς τὸν τῶν ἄστρον ἀριθμὸν ἐγκατελεγεμένῳ ἀνετίθεσαν, θαρσῆσας χαλκοῦν αὐτὸν ἐς τὸ Ἀφροδίσιον, ἀστέρα ὑπὲρ τῆς κεφαλῆς ἔχοντα, ἔστησεν [*scil.* Ὀκταούσιος Καίσαρ] (XLV, 7, 1). È evidente che la contrapposizione degli spettatori del fenomeno è tra coloro che ritenevano l'apparizione un fenomeno celeste, e lo definivano una cometa, e ritenevano che segnalasse ciò che è solito indicare, καὶ προσημαίνειν οἶά που εἶωθε (disastri, probabilmente, giacché questo era solitamente il presagio delle comete – ma lo storico non precisa, né questo è quanto la folla dibatte, come invece ritiene G.), e quelli (i più, la folla irrazionale, aggiungerci) che lo consideravano l'anima di Cesare catasterezizzata. P. 436 : G. tratta, direi, del *Caesaris astrum* virgiliano, ma esprimendosi così : « l'interpretazione più probabile del *sidus Iulium*, nella penultima egloga », cioè utilizzando la *iunctura* oraziana, il che non semplifica la vita ai lettori. — Ida Mastroianni, « Cosmologia e geografia fisica in Manilio : la tradizione ellenistica » (p. 439-464), è un'informata disamina di una sezione geografica degli *Astronomica* maniliani (IV, 595-695). La M. rintraccia (con successo) le matrici ellenistiche delle risposte di Manilio ad alcuni quesiti naturalistici : insularità della terra, evaporazione delle acque, erosione da parte del mare, ripartizione dell'οἰκουμένη in tre *orbes*, concezione lunisolare del fenomeno delle maree (questo relativo a II, 90-91), nascita della Sicilia e teoria « dei quattro golfi ». Dalla discussione della M. risulta acclarata l'influenza erastostenica e posidoniana (forse mediate dalla successiva dossografia) dell'exkursus maniliano. Refusi : p. 454, n. 44 τίθησι, p. 460, n. 64 ἐτέρη. — Fabio Rosa, « “Quando fiam uti chelidon” (PV 90) », p. 465-473. Il *Pervigilium Veneris* si chiude con il malinconico interrogativo dell'anonimo autore, richiamato nel titolo dell'articolo. R. accenna alle principali aporie interpretative del carme, e propone di vedervi l'esito di un'ansia collettiva « che potrebbe anche trascendere la situazione personale dell'io per coinvolgere un'intera epoca » (p. 468). L'autore ricorda alcuni precedenti (il *χελιδονισμός* rodiese) e una possibile eco in August., *Conf.*, VIII, 1. P. 470 : hanno riedito da ultimi il *χελιδονισμός* il sottoscritto, in « Fenice di Colofone fr. 2 Diehl³. Introduzione, testo critico, commento », *SCO* 47 (2000), p. 83-4 e C. Neri, « Sotto la politica. Una lettura dei *carmina popularia* melici », *Lexis* 21 (2003), p. 201-204. — Emanuele Lelli (« Elementi di folklore nei *Giambi* di Callimaco », p. 475-492) raccoglie e commenta alcune espressioni dei *Giambi* che contengono « degli elementi legittimamente definibili folklorici ». Mi chiedo se non si sarebbero potuti aggiungere alla lista anche i passi di sfumatura proverbiale ricordati da Adele-Teresa Cozzoli, « Il I giambo e il nuovo *ιαμβίζειν* di Callimaco », *Eikasmos* 7 (1996), p. 137 (da L. citata a p. 480, n. 17). Il regesto è certo utile e l'illustrazione di *Ia.*, 4, 29 è nuova e convincente (p. 488-490). Refusi : P. 485 : στέμφυλον, p. 485 : 56δ, τετριμμένας, ἀλμάσιν. — Un'opera che ospita contributi di indubbio valore. Non si può che consentire con i curatori sulla decisione di radunare assieme studi di poesia ellenistica e romana, una sintesi indispensabile (soprattutto, è ovvio, per la comprensione della seconda). Sull'ordine della selezione dei temi, registro una propensione per il corpus bucolico – non è una critica. Si sarebbe forse potuto assegnare maggiore spazio anche ad altri « didattici » (Arato, Nicandro, Lucrezio), oltre a Manilio (lodevole inclusione), ma ciò avrebbe comportato una soverchia espansione

del volume, già παχός (tipograficamente). Un indice tematico avrebbe reso la consultazione assai più agevole. – Cl. DE STEFANI.

J.-Cl. JOLIVET, *Allusion et fiction épistolaire dans les Héroïdes. Recherches sur l'intertextualité ovidienne* (Collection de l'École française de Rome, 289), Rome, École française de Rome, 2001, 17 x 24, X + 356 p., br., ISBN 2-7283-0561-7.

Dans les *Héroïdes* d'Ovide s'exprime, sous forme de lettres, la voix érudite et pathétique d'héroïnes manifestant une bonne connaissance du répertoire épico-tragique et des exégèses antérieures, notamment de la critique homérique. Trois annexes fournissent du reste à bon escient les textes des sources relatives aux trois héroïnes analysées par l'A. : lettre 5, d'Oenone à Pâris ; 9, de Déjanire à Hercule ; 13, de Laodamie à Protésilas. Ovide, *doctus poeta*, fait paraître un discours savant et un art allusif sous l'aspect élégiaque des écrits de ces femmes délaissées. Dans le cercle des lettrés, il mène le jeu du savoir poétique. Dans l'héroïde 5, où Oenone incarne la phase pastorale de l'existence de Pâris, les vers 23-24 s'inspirent des *Bucoliques* de Virgile, X, 52-54, et la teneur des vers 147-150 correspond à celle des *Métamorphoses*, I, 521-524. Nous décelons chez Oenone, évincée par Hélène, la tragédie d'un triple échec : comme chez Quintus de Smyrne, la prophétesse est incapable de voir clair dans l'avenir et d'exercer son art médical, et elle paraît en outre perdre sa sagesse, puisqu'elle agit sous le coup de la passion amoureuse. Son impuissance est comparable à celle de Cassandre. Dans la neuvième héroïde se manifeste une anti-arétologie : Déjanire dénie la grandeur d'Hercule célébrée par Sophocle, mais perdue auprès d'Omphale. Cette Déjanire apparaît comme lectrice de Catulle, c. 52, et des *Tusculanes* de Cicéron. Elle révèle dans son écrit ce qu'elle avait dissimulé face au héraut de son époux. Si tout paraît élégie en surface, en profondeur tout est érudition mythologique. Dans l'héroïde 13, le vœu émis par Laodamie d'un retour rapide de Protésilas s'avère en fait infernal ; déjà, dans son c. 68, Catulle, par l'emploi du verbe *abire*, conjugait l'ambiguïté du sens du retour et de la mort en peu de temps. L'héroïde contient trois points de la dramatisation euripidéenne : le mannequin de cire à la ressemblance de Protésilas, le culte dionysiaque auquel s'adonne Laodamie, et l'évocation des apparitions en songe du héros, figure du courage et du sacrifice à Troie. Des index des principaux passages cités, des références bibliographiques, et une table des matières clôturent l'ouvrage, version légèrement remaniée d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Paris IV-Sorbonne en janvier 1994. – J. FILÉE.

J. BOULOGNE, *Plutarque dans le miroir d'Épicure* (Philosophie), Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2003, 16 x 24, 252 p., br. EUR 27, ISBN 2-85939-805-8.

C'est sans doute parce que Plutarque lui-même s'est fort intéressé à Épicure que l'A., spécialiste de Plutarque, nous les présente aujourd'hui en miroir. Si Épicure reste présent dans l'œuvre de Plutarque, ce n'est pas pour être l'objet d'une hostilité radicale et constante. Pourquoi dès lors cette polémique contre les Épicuriens ? D'après l'A., il faut rechercher du côté des causes extérieures : les fonctions de prêtre d'Apollon à Delphes que Plutarque exerça l'ont poussé à « écrire des ouvrages de nature apologétique » ; les responsabilités politiques qu'il assumait l'ont porté à ne pas admettre le quietisme épicurien ; enfin, dans l'activité de maître de philosophie, il s'est opposé aux théories du Jardin. La confrontation des idées respectives peut nous permettre non de confondre l'un pour le bien de l'autre, mais de « donner des indications qui les éclairent davantage ». L'A. veut « dégager les modalités et le fonctionnement philosophique des critiques émises par Plutarque » vis-à-vis d'Épicure. Son sujet d'enquête est de montrer comment Plutarque a interprété l'épicurisme. L'ouvrage comprend deux parties : la première traite de la nature, la seconde du

bonheur. Au début de l'exposé sur la nature, la critique de la théorie épicurienne de la connaissance reste, chez Plutarque, à la fois pertinente et dépourvue d'originalité dans sa teneur et son organisation. Quant à la cosmologie d'Épicure, Plutarque lui reproche d'être moniste, de ne pas pouvoir comprendre les phénomènes (à cause des propriétés de ses principes) et enfin de n'attribuer aux dieux aucun rôle. Si Plutarque reprend contre la physique épicurienne des objections connues, il évite un manque d'originalité, car il a fait un examen sérieux des textes épicuriens et parle en connaissance de cause ; en fin de compte, il est porté par son refus du matérialisme. Pour la recherche du bonheur, on ne s'étonnera pas que Plutarque attache beaucoup d'importance à la théologie, qui est « recherche de la vérité au moyen de la raison », et reproche à Épicure d'écarter les dieux de la vie des hommes. Il y a une opposition radicale entre l'esprit rationaliste mélangé de traditionalisme et de « mysticisme » de Plutarque et le rationalisme quietiste d'Épicure. C'est contre l'éthique épicurienne que se concentrent les attaques les plus vives ; « elles reprochent à l'épicurisme de proposer un hédonisme peu généreux et avilissant et de multiplier les incohérences ». Ici encore, l'A. juge qu'il n'y a aucune malhonnêteté intellectuelle chez Plutarque, qui s'appuie « sur une indiscutable intelligence des arguments épicuriens ». Même avis de l'A. sur la pertinence de la critique plutarquienne de la conception du droit chez Épicure. Mais sur le chapitre de l'amitié, l'A. se demande s'il n'y a pas chez Plutarque une déformation volontaire de la pensée d'Épicure : critique tendancieuse certes, mais ne manquant pas de nuances. Les critiques que formule Plutarque à l'adresse d'Épicure se trouvent déjà chez Cicéron « qui les doit à l'Académie ». Reste sa pertinence d'une « analyse sérieuse et fine » de la doctrine du Jardin. Il nous donne ainsi un tableau assez complet de la philosophie épicurienne, qu'il attaque vivement, tout en nous dévoilant plus clairement le fonctionnement de sa propre pensée. Un ouvrage intéressant, qu'on prend plaisir à lire, mais d'où Épicure ne sort pas grand. L'originalité est d'avoir utilisé « le miroir » entre deux personnages qui ont marqué l'Antiquité et ont continué à influencer les penseurs occidentaux. — M. HAVELANGE.

The Worlds of Aulus Gellius. Edited by Leofranc HOLFORD-STREVS and Amiel VARDI, Oxford, University Press, 2004, 14.5 x 22.5, XVI + 392 p., rel. £ 70, ISBN 0-19-926482-1.

In questo libro, di alta qualità, sono raccolti i contributi di un convegno svoltosi al *Corpus Christi College* di Oxford nel maggio del 2003. Come ben spiegano i curatori nella premessa, nel titolo dell'incontro di studio così come nel libro che ne è scaturito si parla di « mondi » di Aulo Gellio perché in più mondi l'erudito romano si è mosso nell'epoca in cui visse e ha continuato a muoversi da allora in poi. Non c'è contesto o ambito culturale, in effetti, in cui egli non sembri muoversi con disinvoltura : dai tribunali alle biblioteche, dalle discussioni filosofiche a quelle etimologiche, in Grecia come a Roma Gellio ci appare sempre a suo agio. Questa sua versatilità giustifica il dibattito che si è sviluppato tra gli studiosi del secolo scorso preoccupati di individuare se il suo eclettismo sia riconducibile a fenomeni culturali come la Seconda Sofistica oppure a una tradizione specificamente romana. — I contributi raccolti nel libro sono convenientemente suddivisi in tre parti : (1) *Contexts and Achievements* ; (2) *Ideologies* ; (3) *Reception*. È difficile dare un'idea adeguata della ricchezza di questo volume che si propone come un punto di riferimento destinato a durare a lungo negli studi gelliani. Basterà accennare che S. Swain affronta un tema che sta riscuotendo un interesse crescente tra gli antichisti, vale a dire quello del bilinguismo o biculturalismo. Lo studioso inglese riflette sul significato che poteva avere, nell'età degli Antonini, il ricorso al greco da parte di scrittori latini. I contributi di A. Garcea e V. Lomanto da una parte e di F. Cavazza dall'altro sono di natura prevalentemente linguistica mentre quello di G. Anderson è dedicato allo studio di Gellio come narratore. Di particolare ricchezza è il saggio di A. J. Stevenson che riguarda un aspetto fondamentale dell'opera di Gellio, ovvero il suo debito nei riguardi della tradizione antiquaria. — Tra i contributi della seconda parte quello di A. Vardi si segnala per un

impegnativo tentativo di ricostruire il programma culturale di Gellio anche in relazione alle aspettative del suo pubblico. T. Morgan si occupa dei valori educativi identificabili nelle *Notti Attiche* mentre S. M. Beall riprende in esame l'umanesimo di Gellio, quell'*humanisme Gellien* di cui si deve l'individuazione a R. Marache. W. Keulen, infine, paragona le tecniche satiriche di Gellio e di Apuleio. — La terza parte del libro è particolarmente affascinante: non vi si tratta solo di « fortuna » in senso generico di Gellio ma delle potenzialità di un testo come punto di riferimento per complesse costellazioni culturali, per riflessioni ed elaborazioni letterarie sofisticate. L. Holford-Strevens ricostruisce con acribia la fortuna di Gellio nel Medio Evo che comporta anche l'attribuzione a lui di scritti non suoi. M. Heath studia la sua presenza nella Francia del XVI secolo e il modo in cui fu utilizzato da Rabelais e da Montaigne. A. Grafton, infine, ricostruisce l'itinerario complesso che documenta il debito degli umanisti nei confronti di Gellio, a cominciare dal modo di dar prova della loro erudizione. — A. MARCONE.

Helen MORALES, *Vision and Narrative in Achilles Tatius' Leucippe and Clitophon* (Cambridge Classical Studies), Cambridge, University Press, 2004, 14.5 x 22, XIII + 270 p., rel. £ 45 / US \$ 75, ISBN 0-521-64264-7.

Questo libro di Helen Morales si segnala come una lettura penetrante e originale di quello che a lungo è stato considerato il più controverso dei romanzi antichi, la *Leucippe e Clitofonte* di Achille Tazio. La M. è molto esplicita nella dichiarazione dei suoi intenti ed è altrettanto consapevole della sofisticatezza del suo metodo di indagine come risulta già dalle battute iniziali della prefazione in cui dichiara che questo è un libro *about desire, knowledge and sight*. *It is a literary study of Achilles Tatius' novel, and its configuration of the eye*. Gran parte del libro verte in effetti sul modo in cui Achille Tazio narra il « vedere ». Come è ben comprensibile la M. discute in modo approfondito il visibilismo nella letteratura e nell'arte greca anche alla luce delle teorie contemporanee. Merita di segnalare, in proposito, le pagine che la M. dedica alla descrizione di Alessandria che apre il libro 5 del romanzo (cap. 3: *Sightseeing in Alexandria*). In realtà si tratta di una breve digressione, poco più di una pausa per prender fiato nelle vicissitudini di Leucippe. Ma è una pausa spettacolare: Clitofonte fa insistito riferimento alla sua visione di Alessandria con un linguaggio normalmente impiegato per descrivere i *θαύματα*: è una descrizione impressionistica ma convalidata dall'autopsia (la M. ricorda, in proposito, le funzioni metaletterarie delle immagini delle città e delle loro istituzioni care ai moderni teorici della letteratura). Di particolare interesse per il discorso della M. sono le pagine da lei dedicate a un mosaico pavimentale proveniente da Dafne, databile attorno al 200 d.C., che riproduce probabilmente la scena di un romanzo. La dinamica centrale del mosaico non è né l'uomo, né la donna e neppure il ritratto ma le relazioni che intercronano tra di loro basate su di un gioco di sguardi incrociati. — Un libro come questo è ovviamente concentrato sul problema del genere letterario a proposito del quale molte sono le osservazioni importanti (cfr. ora anche i contributi raccolti in St. Panayotakis - M. Zimmerman - W. Keulen, *The Ancient Novel and Beyond*, Leiden - Köln, 2003). La M. tuttavia perviene anche a una conclusione molto netta anche in merito alla tipologia del romanzo di Achille Tazio che, a suo modo di vedere, è ambivalente. Ovviamente non si deve pensare a un'ambivalenza nel senso debole del termine. Ambivalente esso risulta perché offre chiavi di lettura diverse da quella scontata della promozione degli ideali civici e dell'etica coniugale stoica. Ci sono infatti altre possibili interpretazioni del romanzo che scaturiscono dalle sue relazioni con altri generi e testi, come la filosofia platonica, il mimo, le controversie e l'epitalamio. Secondo la M. *Leucippe e Clitofonte* si presta ad essere letto come una controversia narrativizzata e proprio la sua ambivalenza, il giocare su più storie nello stesso tempo, può risultare importante per il femminismo. Non va dimenticato, poi, che la conclusione del romanzo pone un ulteriore problema non risolvendo tutte le questioni

interne alla narrazione. La M., infine, insiste sull'importanza che nel romanzo hanno i personaggi minori che non devono essere visti come rappresentazioni di modi diversi di vedere e leggere il mondo. Particolarmente persuasivo appare quanto scrive di Melite. – A. MARCONE.

A. KALDELLIS, *Procopius of Caesarea. Tyranny, History, and Philosophy at the End of Antiquity*, Philadelphia, PENN - University of Pennsylvania Press, 2004, 16 x 23.5, IX + 305 p., rel. \$ 49.95, ISBN 0-8122-3787-0.

Questo libro di Anthony Kaldellis si segnala per una rilettura originale della tecnica narrativa di Procopio. A suo modo di vedere lo storico bizantino, in coerenza con il classicismo della sua epoca, che è tutt'altro che un semplice involucro esteriore di una, per altri versi, tipica mentalità cristiana, aderisce in pieno alle forme di pensiero tradizionali come risulta dal modo in cui descrive e interpreta i cambiamenti del mondo in cui vive. K. sottolinea nell'introduzione che Procopio deve essere ricollocato nel contesto che gli è proprio, il che significa capire la storiografia classica nei termini che sono i suoi prestando attenzione a quegli aspetti letterari che la differenziano dalle concezioni moderne. Le narrazioni storiche bizantine, infatti, non meno di quelle antiche sono una sorta di combinazione di erudizione e letteratura. — Al centro del libro di K., che manifesta apertamente in più occasioni il suo dissenso rispetto alle posizioni di Av. Cameron (cfr. in particolare il suo *Procopius and the Sixth Century*, London, 1985) sono dunque i rapporti di Procopio con i suoi modelli classici. Il primo capitolo tratta appunto il problema del classicismo (*Classicism and its Discontents*) e dell'uso consapevole e finalizzato delle allusioni letterarie nelle *Guerre*. Il secondo capitolo contiene una rivalutazione del ricorso che Procopio fa ad aneddoti, apparentemente senza significato (*Tales not Unworthy of Trust : Anecdotes and the Persian War*). Alcuni passi delle *Guerre* sono modellati direttamente sui dialoghi platonici. A chiarire l'importanza di Platone nel pensiero politico di Procopio è dedicato il terzo capitolo (*The Secret History of Philosophy*). Al problema della rappresentazione del regno di Giustiniano da parte di Procopio è dedicato il capitolo quarto (*The Representation of Tyranny*), in cui si enunciano tesi che faranno discutere (non è chiaro perché Procopio, proprio in ragione della sua formazione classica, non avrebbe avuto gli strumenti per capire il carattere peculiare del dispotismo giustiniano). Secondo K. tra le *Guerre* e la *Storia Segreta* c'è una sostanziale continuità. Il re persiano Cosroe sarebbe una sorta di surrogato di Giustiniano, incarnando le stesse caratteristiche autocratiche dell'imperatore bizantino. La *Storia Segreta*, lungi dall'essere una raccolta disorganica di accuse è, secondo K., un'opera curata sia sotto il profilo letterario sia sotto quello stilistico. Infine, il ruolo che nelle Storie ha la Tyche e il fatto che Procopio non dica nulla a proposito di Dio che sia specificamente cristiano ne fanno, secondo K., una sorta di deista al punto che la voce « Teismo » nel Dizionario filosofico di Voltaire appare una tradizione libera del credo di Procopio (cap. 5 : *God and Tyche in the Wars*). — Il libro è chiuso da un'appendice (*Secret History 19-30 and the Edicts of Justinian*) in cui si dà evidenza a come i capitoli finali della *Storia Segreta* di Procopio si possano considerare il primo commento alle leggi di Giustiniano. – A. MARCONE.

HISTOIRE

R. MACMULLEN, *Feelings in History. Ancient and Modern*, Claremont (California), Regina Books, 2003, 14 x 22.5, IV + 198 p., rel. US \$ 24.95, ISBN 1-930053-25-8.

Ramsay MacMullen, spécialiste de l'Empire romain, a entrepris, dans ce court essai, incisif, stimulant et parfois polémique, d'attirer l'attention des historiens sur un domaine trop souvent délaissé par les chercheurs : celui des sentiments et des émotions. Il affiche son ambition dès l'introduction : il s'agit de montrer *how the role of emotions has been treated over the centuries, historiographically, or has been neglected or distorted, or properly ought to be treated* (p. I). Trois questions sous-tendent en fait sa réflexion : quel rôle jouent les émotions, individuelles ou collectives, dans l'enchaînement des événements qui font l'histoire ? Quelle place a réservé à cette question l'historiographie, ancienne et moderne ? Comment l'historien peut-il faire re-sentir au lecteur les émotions passées, afin de lui offrir une compréhension pleine et entière des événements ? L'essai propose les réponses suivantes à ce triple questionnement : les émotions ont un poids considérable sur les prises de décision et les actions des individus et des peuples (ce que l'A. exprime notamment par l'équation *emotion = motivation*, p. 8) ; les historiens anciens ont accordé une importance décisive dans leurs écrits aux émotions, contrairement aux historiens modernes ; l'historien, dans sa quête de la vérité, doit s'efforcer de rendre compte du passé en créant de l'empathie chez son lecteur. — Le plan adopté par l'A. propose un cheminement quelque peu déroutant (entre deux parties consacrées, l'une à l'historiographie ancienne, l'autre à l'historiographie moderne, vient s'intercaler une mise au point « scientifique » concernant les émotions), mais l'aisance de son style assure une certaine fluidité dans la progression du raisonnement. Le premier chapitre, *History in the Roman Republic*, examine le rôle que les historiens anciens, de Thucydide à Nicolas de Damas, auteur de la *Vie Auguste*, ont attribué aux émotions dans leur récit. L'historien athénien occupe une place de choix au sein de la section (dont le titre paraît alors un peu décalé par rapport au contenu !), non seulement parce qu'il sert de référence aux historiens postérieurs, mais aussi parce qu'il est le premier, d'après l'A., à avoir compris et mis en évidence le rôle déterminant des émotions. Quelques passages précis de son œuvre, comme le dialogue mélien, ou le récit de la débâcle athénienne en Sicile et celui des derniers jours de Nicias à Syracuse, font l'objet d'un examen approfondi, destiné à montrer comment Thucydide « donne à voir » à son public, selon un procédé que Plutarque nomme *ἐνάργεια* (*Moralia*, 346 f). C'est cette capacité à impliquer le lecteur (ou l'auditeur, devrait-on ajouter), à la fois *mentally and emotionally*, qu'apprécie l'A. D'autres exemples pris dans le récit thucydidéen montrent que les émotions, les sentiments, comme la colère, la peur, l'indignation, la haine, le désir de vengeance, ont déterminé ou ont participé à déterminer les décisions des cités au cours de la guerre du Péloponnèse. Avec Polybe et son portrait de Philippe de Macédoine, homme gouverné par des passions souvent incontrôlables, l'A. aborde le cas des émotions ressenties non plus par une collectivité, mais par un seul individu. Leur influence sur le cours des événements est aussi grande, lorsque l'individu en question possède les rênes du pouvoir. Cicéron, César, Salluste, Tite-Live, Diodore, Denys d'Halicarnasse, Nicolas de Damas, brossent également le portrait de « grandes personnalités », mues par les désirs de gloire, les sentiments de *maiestas* et de *dignitas*. Après avoir mis en relief la dimension rhétorique de l'historiographie romaine, l'A. se lance dans une critique virulente de *The Roman Revolution*, de R. Syme (1939), un classique de l'historiographie moderne, qu'il présente comme un ouvrage froid et insensible. — L'objectif affiché du deuxième chapitre ('*Scientific*') est de déterminer la validité de l'équation *emotion = motivation*, qui sous-tend l'œuvre des historiens antiques. L'A. s'appuie pour cela sur des travaux de psychologues et d'ethnopsychologues, comme R. Zajonc, J. A. Russell, ou encore C. M. Whissell. Après avoir rapidement abordé les délicates questions de traduction, il fait état du débat opposant les universalistes, qui croient à l'existence, au-delà des différences culturelles, de *basic emotions*, dont tout homme peut faire l'expérience, et les constructionnistes, qui estiment que les émotions sont avant tout des constructions sociales. L'A. adopte sur ce point une position intermédiaire : *From what is « basic », each society in the past, as each across the globe today, creates its own patterns and preferences* (p. 76). — Le troisième chapitre, *Modern History*, met l'accent sur la question de l'empathie : comment l'historien peut-il faire re-sentir le passé à son

lecteur ? L'A. analyse deux exemples : les travaux de l'école des Annales, d'une part, parce que leur ambition était précisément d'étudier des peuples, des communautés, des groupes, en empruntant les méthodes des sciences sociales (psychologie, anthropologie, ethnologie, sociologie) ; l'étude du mouvement abolitionniste des années 1820-1830 aux États-Unis, d'autre part, parce que l'A. estime que le domaine affectif a joué un rôle déterminant dans cet épisode de l'histoire qu'il connaît bien. L'A. s'emploie alors à démontrer que M. Bloch et L. Febvre ont laissé de côté les émotions elles-mêmes, au profit de leurs manifestations visibles, préférant ainsi écrire une « histoire des idées » plutôt qu'une « histoire des sentiments ». Les fondateurs de l'école des Annales et leurs successeurs n'ont pas cherché non plus, dans leurs écrits, à susciter l'empathie du lecteur, cette empathie qui lui ferait ressentir la force des émotions qui entrent en jeu dans les processus historiques. Afin d'illustrer la façon dont l'historien devrait procéder, l'A. se lance alors dans une analyse méthodique des nombreux documents (courriers, journaux, pamphlets, brochures, pétitions, romans, prêches et discours) qui retracent la lutte des partisans de l'abolition de l'esclavage au début du XIX^e siècle, aux États-Unis. Il souligne le rôle moteur joué par l'Église évangélique et s'efforce de rendre sensible la « dynamique émotionnelle » qui sous-tend le mouvement, mettant en lumière la façon dont les prosateurs et les orateurs enflammés ont eux-mêmes recours au procédé antique de l'ἐνάργεια. Au terme de sa démonstration, l'A. préconise une nouvelle façon d'écrire l'histoire, qui n'hésite pas à recourir aux ressources offertes par les techniques de la rhétorique et de la fiction. L'historien peut emprunter les méthodes du romancier, pour les mettre au service de son objectif : la compréhension du passé, la quête de la vérité. — Au terme de la lecture de l'essai, qui fourmille de références bibliographiques et révèle une grande érudition (notons que le va-et-vient constant entre l'exposé et les très nombreuses notes, placées à la fin de l'ouvrage, ralentit souvent la lecture), on ne peut manquer de ressentir une certaine perplexité : la démonstration n'apparaît pas toujours très convaincante. Une des principales raisons réside dans le flou qui entoure les notions d'*emotion*, d'*emotionality*, de *feelings*, d'*affect*, de *moods*, qu'il utilise de façon indifférente et interchangeable ; leur lien avec les passions, les sensibilités et les mentalités, ainsi que leur opposition avec le « rationnel », auraient mérité d'être précisés davantage. — En ce qui concerne l'Antiquité, surtout, on peut s'interroger sur la pertinence d'une démarche consistant à appliquer nos propres catégories afin d'analyser et d'interpréter le fonctionnement des sociétés passées : peut-on par exemple parler de « personnalité » lorsque l'on évoque la communauté des citoyens (p. 16) ? Le Περὶ παθῶν de Poseidonios traitait-il de ce que nous appelons les « émotions » ? Certes, l'A. s'efforce de conserver les notions antiques (par exemple, pour le monde romain : *amicitia*, *gratia*, *beneficia*, *fides*, *clientelae*, *pietas*, *dignitas*, *contumeliae*, *maiestas*), mais elles servent surtout à illustrer son propos, sans faire l'objet d'une étude *per se*. S'agissait-il de « sentiments » ? — De plus, l'A. accorde finalement peu de place à la question, pourtant cruciale, de savoir dans quelle mesure les émotions sont le produit de facteurs culturels. La dimension sociale, trop rapidement abordée au cours de l'analyse, mériterait en effet une analyse plus approfondie : pourquoi ressent-on différemment lorsque l'on se situe en haut ou en bas de l'échelle sociale, lorsque l'on est un homme ou une femme ? Comment s'articulent la part de l'expérience personnelle et celle du collectif ? À quel niveau interviennent la norme sociale, la morale ? Si l'A. affirme qu'il défend une thèse intermédiaire entre la théorie des universalistes et celle des constructionnistes, il ressort clairement de son essai qu'il partage davantage les conclusions des premiers et considère les émotions comme des expériences humaines qui transcendent les cultures et les époques. C'est sur ce point notamment que le raisonnement achoppe. Reprenons à titre d'exemple le cas de Thucydide, dont la démarche historique est présentée comme exemplaire. Si l'Athénien parvient, dans son récit, à engager les sentiments de son public (constitué d'*auditeurs*, fait important), c'est qu'il en a lui-même fait l'expérience personnellement, il a vécu les événements — de près ou de loin. L'historien de l'Antiquité, aujourd'hui, ne peut viser au même résultat que Thucydide, ni procéder de la même manière. Les conditions de l'élaboration et de la transmission du savoir historique ont profondément évolué. En

fait, l'A. élude une question fondamentale : qu'est-ce qu'un « historien » ? Faut-il placer sur le même plan les historiens anciens et les historiens modernes ? D'autre part, peut-on légitimement espérer que le lecteur éprouve une réelle empathie pour des Athéniens embarqués dans l'expédition de Sicile, il y a deux mille cinq cents ans, comme il pourrait en éprouver à l'égard de la situation des esclaves nord-américains dénoncée par les abolitionnistes ? N'est-il pas utopique de vouloir faire re-sentir le passé, surtout lorsqu'il est très lointain et connu de façon trop partielle ? Et pour aller plus loin, la compréhension du passé passe-t-elle nécessairement par la *replication*, comme l'affirme l'A. ? On conçoit aisément les limites et les dangers d'une telle assertion, notamment lorsqu'il s'agit de traiter des cicatrices de l'histoire : pour étudier la rhétorique nazie, doit-on s'imprégner de la haine du Juif exploitée par Hitler ? — Enfin, la critique particulièrement acerbe à laquelle l'A. soumet le travail de l'école des Annales paraît souvent injustifiée et gratuite. Le lecteur aurait trouvé davantage de profit à découvrir, dans cette section, des allusions au renouveau historiographique qui concerne la question des sensibilités. On peut par exemple s'étonner de l'absence, dans une bibliographie pourtant très fournie, de références aux diverses études menées par Alain Corbin, qui s'attache précisément à mettre en lumière les « dispositifs affectifs » des sociétés passées. — À l'évidence, le champ des émotions et des sentiments constitue un objet d'étude particulièrement fertile pour l'historien, mais fort complexe ; il exige, outre des méthodes de recherche originales, une grande dose de prudence et de modestie. L'essai, qui possède le grand mérite d'inviter à la réflexion, intéressera tout historien, parce qu'il renvoie au fond à des questions d'épistémologie, abordées notamment par P. Veyne et P. Ricoeur : comment écrire l'histoire, et satisfaire au mieux l'exigence de vérité ? [Signalons la parution en 2004 d'une traduction française, réalisée par F. REGNOT : *Les Émotions dans l'Histoire, ancienne et moderne*, Paris, « Les Belles Lettres », 2004, 270 p. (le traducteur, fait significatif, a choisi de rendre *feelings* par « émotions » et non « sentiments ».)]

A. GRAND-CLÉMENT.

W. V. HARRIS, *Restraining Rage. The Ideology of Anger Control in Classical Antiquity*, Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2001, 14,5 x 23, XII + 468 p., br. £ 12,95, ISBN 0-674-01386-7.

Questo è un libro sorprendente e intrigante. È sorprendente perché affronta un tema originale e difficile. Si presuppone che la collera sia un sentimento negativo. Tuttavia è riconosciuto che esiste anche una collera giusta, accettata come tale anche dagli autori cristiani (si pensi all'ira di Gesù contro i mercanti nel tempio). È intrigante perché suscita interrogativi e sa coinvolgere il lettore che non può non interrogarsi sulle motivazioni di natura personale che possono aver indotto l'A. a trattare un argomento di questo genere (è da considerare attentamente l'allusione contenuta negli *Acknowledgments*, p. X). Si tratta – per usare le sue parole – di un libro di dottrine e società. H., da buon storico del mondo antico che conosce l'importanza della filologia, si preoccupa della definizione del termine (Part I : *Approaches*), anche se se è ben consapevole che già Freud riconosceva come fosse difficile discutere scientificamente dei sentimenti (cap. 2 : *Science and Feelings*). Il nocciolo del problema sembra questo : se le dottrine si possono storicizzare, possono essere ricondotte a un contesto sociale, è discutibile se questo sia possibile anche per le emozioni. Secondo H. i fondamentali termini greci impiegati per designare la collera (la storia dell'autocontrollo nel mondo antico deve essere ancora scritta : cap. 5, *A Tradition of Self-Control*) si riferiscono a manifestazioni forti e aperte di ira mentre in latino il termine (*ira*) ha un valore semantico più ampio. E' interessante, in proposito, che gli stoici, come Seneca, negassero agli esseri viventi diversi dall'uomo la possibilità di provare un sentimento di ira in quanto questo può manifestarsi solo in esseri dotati di ragione della quale essa è la negazione (degli animali sono invece propri *l'impetus*, la *rabies*, la *feritas*, *l'incursus*). — Le parti III e IV (*Anger in the Society and in the State e Intimate Rage*) affrontano il problema politico e sociale della collera. Un

monarca irato può essere pericoloso per i suoi amici e per i sudditi oltre che per se stesso (il caso di Alessandro Magno è emblematico). D'altra parte lo scettico potrebbe chiedersi : chi può permettersi di montare in collera ? Il controllo dell'ira non è forse un problema (o un privilegio) esclusivo delle classi elevate o, comunque, del superiore rispetto all'inferiore (banalmente : del maestro rispetto allo scolaro) ? Appare indicativa dell'umanizzazione della società ellenistico-romana la crescente preoccupazione di tutelare i più deboli cioè, fondamentalmente, gli schiavi dalla collera, ovvero dall'arbitrio, dei padroni. La *clementia* (quella praticata da Cesare, ad esempio) del sovrano, peraltro, è una scelta di natura politica che si prende a freddo ma non è necessariamente incompatibile con la collera. — La parte finale del libro (IV : *Anger and the Invention of Psychic Health*) è inevitabilmente problematica. H., che riprende alcuni temi svolti nel suo *Ancient Literacy*, ricorda lo sviluppo, eccezionale per una società premoderna, della cultura e dell'alfabetizzazione in età ellenistica. È dunque ragionevole supporre che al centro della riflessione dei filosofi, a fronte di un livello culturale più elevato, ci fosse, più che in passato, la psiche individuale, che rispondevano, insomma, a quel *souci de soi* che Foucault, tra gli altri, ha dimostrato avere tanta importanza nella società imperiale romana. Ovviamente, come H. ricorda, il mondo antico non conosceva una psicoterapia in senso freudiano o postfreudiano ed è incerto se per la collera fosse prevista una terapia specifica. Essa non è comunque presupposta nel *De ira* di Seneca. — A. MARCONE.

H.-L. FERNOUX, B. LEGRAS & J.-B. YON, *Cités et royaumes de l'Orient méditerranéen*. 323-55 av. J.-C. (Collection U. Guide. Histoire ancienne), Paris, Armand Colin, 2003, 16 x 24, 239 p., br. EUR 22, ISBN 2-200-26576-X.

Dans la collection « Guide pour les concours », l'éditeur Armand Colin propose ici un instrument de travail finalisé pour l'essentiel à la préparation du concours de CAPES-Agrégation en France, pour les années académiques 2003-2004 et 2004-2005. Il s'agit d'une bibliographie qui met l'accent sur les travaux récents et leurs acquis principaux, en les organisant selon des axes thématiques pertinents. Les A. n'ont pas visé l'exhaustivité, mais ils proposent néanmoins un panorama des publications très représentatif, remarquablement à jour et d'une grande utilité pour s'orienter dans le dédale de la bibliographie. Ils enrobent du reste très judicieusement ce catalogue de titres dans des considérations historiques et historiographiques qui font tout le prix de ce volume. Certes, comme le remarque Maurice Sartre, dans son Avant-Propos, cet instrument n'a pas l'ambition de constituer une synthèse, mais plutôt de guider les pas de l'étudiant et des chercheurs dans un domaine précisé. À cet égard, aux p. 4-5, on trouvera d'utiles précisions sur le cadre géographique (L'Anatolie à l'ouest de l'Halys, y compris les îles, la Syrie, l'Égypte et Chypre) et chronologique (de la mort d'Alexandre au règlement par Rome des affaires d'Orient), découpage certes discutabile et discuté, mais adopté pour les concours, donc par le livre. — Les A. ont découpé la matière en douze chapitres à la fois chronologiques et thématiques : « Les sources », « La mise en place des nouveaux États hellénistiques », « Un monde en guerre (281-188 av. J.-C.) », « Les royaumes : structures du pouvoir et d'administration », « Les cités dans les royaumes », « Exploiter le royaume : le problème de la terre », « Économies royales et économies urbaines », « Les sociétés hellénistiques : les avancées de l'hellénisme », « Les sociétés hellénistiques : les traditions indigènes », « Judaïsme et hellénisme », « La Méditerranée orientale et Rome (188-88 av. J.-C.) », « La crise mithridatique et ses conséquences (88-55 av. J.-C.) ». La répartition des titres dans telle ou telle section peut faire l'objet de discussion, mais elle a forcément une part d'arbitraire, à laquelle personne ne pourrait se soustraire. En revanche, en l'absence d'index des noms d'auteur (une lacune presque incompréhensible), on doit souvent aller à la pêche pour repérer un titre. Or il est évident que, pour un tel recueil, les A. et l'éditeur avaient le devoir d'imaginer plusieurs modalités de consultation, notamment celle du simple contrôle au départ d'un nom d'auteur. Les techni-

ques informatiques actuelles rendent du reste une telle indexation très aisée. Dommage, vraiment, pour un ouvrage qui, dans le flot de publications de circonstance en rapport avec les concours français, est susceptible de rendre des services bien au-delà du cadre qui l'a suscité. – Corinne BONNET.

O. PICARD, F. DE CALLATAÏ, Frédérique DUYRAT, G. GORRE & D. PRÉVOT, *Royaumes et cités hellénistiques des années 325-55 av. J.-C.* (Regards sur l'histoire. Histoire ancienne), Paris, Sedes, 2003, 16 x 24, 239 p., br. EUR 30, ISBN 2-718-19450-2.

Comme le précédent, ce volume participe du grand élan éditorial en rapport avec la question des concours français (CAPES-Agrégation) sur l'Orient hellénistique. Il entend éclairer « certains aspects du comportement des communautés plongées dans les bouleversements successifs de la conquête macédonienne puis de la mainmise de Rome ». Les A. ont conjugué leurs compétences pour dresser un bilan en deux parties et sept chapitres. La première partie concerne la mise en place des royaumes macédoniens en Orient. La création du royaume lagide d'abord (O. Picard), avec la mise en place d'une nouvelle royauté, d'une armée, d'une fiscalité, d'une administration, et la création d'une nouvelle capitale, Alexandrie. G. Gorre approfondit ensuite la question des rapports entre le pouvoir lagide et le clergé local, clé de la légitimation de la royauté. On regrettera que le royaume séleucide n'ait pas fait l'objet d'une approche similaire, alors que son identité territoriale et culturelle est extrêmement complexe à saisir et à définir (cf. les débats récents autour des publications, par exemple, d'A. Kuhrt). Le deuxième chapitre prend en considération la recherche d'équilibre entre cités et royaumes (O. Picard), notamment autour des questions de défense, fiscalité, évergétisme et justice, à la lumière en particulier du cas de la Phénicie (F. Duyrat : excellentement traité, dans un autre recueil du même genre par M.-Fr. Baslez et Fr. Briquel-Chatonnet). Les échanges sont au cœur des troisième et quatrième chapitres (O. Picard) : échanges de biens et de monnaies, mais aussi échanges culturels, dans le domaine des cultes et de la παιδεία pour l'essentiel, un des enjeux majeurs de ce dossier. — La seconde partie de ce recueil porte sur le volet romain : « L'intégration dans l'*Imperium* romain ». Un chapitre envisage les mutations de la guerre (O. Picard), à savoir la manière dont les conflits armés ont bouleversé les fragiles équilibres lagides et séleucides. Nouvelle mise au point sur les échanges, entre permanence et mutations (O. Picard), à la suite de l'incorporation de l'Orient dans de nouveaux circuits commerciaux. Le chapitre final porte sur « Les cités dans l'*Imperium* romain », avec une focalisation sur la Judée (D. Prévot) et le Pont (Fr. de Callataï). — L'ouvrage rend et rendra des services, mais la sélection opérée dans les sujets n'est pas toujours totalement compréhensible, donc pertinente. On a le sentiment d'un traitement quelque peu impressionniste et rapide (en raison des exigences éditoriales, sans doute), qui fournit des éclairages sur tel ou tel point, mais qui en laisse d'autres dans l'ombre. Les étudiants qui préparent les concours se trouvent dès lors dans l'obligation de lire quatre ou cinq volumes du même genre, qui constituent une sorte de mosaïque, pas toujours harmonieuse et d'un usage malaisé. Les informations sont éparpillées, éclatées, les analyses partielles et les préoccupations pédagogiques souvent bien peu sensibles. Dans ce volume : pas d'index, pas de bibliographie, peu de cartes, peu de documents. De ce point de vue, qu'il me soit permis de louer les mérites du volume analogue paru chez Atlande, sous la férule de M.-Fr. Baslez, avec un souci didactique infiniment supérieur. – Corinne BONNET.

M. SARTRE, *L'Anatolie hellénistique. De l'Égée au Caucase (334-31 av. J.-C.)* (Collection U. Histoire), Paris, Armand Colin, 2003, 16 x 24, 317 p., br. EUR 25, ISBN 2-200-26574-3.

Huit ans après sa brillante synthèse sur *L'Asie Mineure et l'Anatolie d'Alexandre à Dioclétien*, M. Sartre propose ici une seconde édition qui est presque un nouveau livre, avec un recadrage chronologique (en fonction des concours sur l'Orient hellénistique sans doute), mais un plan pratiquement identique. Le public auquel cet ouvrage est destiné est avant tout celui des étudiants universitaires, de sorte que l'appareil bibliographique a fait l'objet d'une sélection, du reste très pertinente, susceptible, pour l'essentiel, d'orienter le lecteur désireux d'approfondir tel ou tel point. Cette orientation n'enlève rien à la richesse du traitement et à la finesse des analyses, qui caractérisent du reste tous les travaux de Maurice Sartre. On a là un véritable exemple d'histoire régionale qui embrasse l'ensemble des registres : politique, social, économique, culturel et religieux, le tout enrichi d'une cinquantaine de documents dûment présentés et analysés, de trois cartes, d'un double index et d'une bibliographie raisonnée. — Sept chapitres couvrent la matière envisagée, dont les deux premiers font le point sur le déroulement de l'histoire politique, d'abord d'Alexandre aux Diadoques (334-281), ensuite dans la période de déchirement de l'Anatolie (281-188). Le troisième chapitre envisage le phénomène de la « poliadisation » aux III^e et II^e s. et met bien en évidence la vitalité des cités et leurs délicats rapports avec le pouvoir royal. L'économie urbaine occupe le chapitre quatre, avec, notamment, la question de savoir si la période hellénistique entraîna, sur ce plan, une prospérité (position de Rostovtzeff) ou un déclin. Logiquement, les indices économiques ne sont pas univoques et le bilan que dresse M. Sartre est tout en nuances. C'est le monde rural et les sociétés indigènes qui retiennent son attention au chapitre cinq. Question importante, quand on songe à la mosaïque ethnique, donc culturelle, linguistique et religieuse, que constitue l'Anatolie. M. Sartre a des pages éclairantes sur la répartition de la propriété du sol et le rôle éventuel des sanctuaires dans ce domaine, question longtemps débattue dans la tradition historiographique (depuis le « mode de production asiatique » de Marx et les travaux de Weber et Rostovtzeff). Le sixième chapitre envisage l'intervention de Rome : « de la tutelle à la provincialisation (189-31) », avec un butoir chronologique qui semble plus logique que la date de 55 imposée pour les concours. L'accent est enfin mis, dans le chapitre sept, sur « les cités dans la tourmente (133-31) », avec notamment la mise à sac de l'Anatolie romaine par les publicains et les *negotiatores*, et leur endettement dramatique. En définitive, de guerre en conflits et de crise en ravages, l'Anatolie a énormément souffert pendant cette période. On pourrait du reste en dire autant de la Syrie, si bien étudiée par Maurice Sartre dans son *D'Alexandre à Zénobie*. Les malheurs subis par les États susciteront un engagement majeur des aristocraties locales, avec notamment le célèbre phénomène de l'évergétisme, qui va perpétuer le modèle de la cité, en dépit des transformations considérables qu'il a subies en trois siècles d'histoire hellénistique. Au nombre de ceux-ci, le métissage culturel mérite d'être souligné, puisqu'il va remodeler le visage de l'Anatolie et renforcer son ouverture sur la Méditerranée. M. Sartre annonce un second volume sur l'Anatolie impériale, qu'on attend donc avec impatience. Il aura assurément les mêmes qualités de solidité et de finesse que celui qu'on vient de présenter. — Corinne BONNET.

B. LEGRAS, *L'Égypte grecque et romaine* (Collection U. Histoire), Paris, Armand Colin, 2004, 16 x 24, 219 p., 6 cartes et figures, br., ISBN 2-200-26288-4.

Voici une très bonne synthèse, dans laquelle un connaisseur réputé de l'Égypte ancienne fait le point sur de multiples questions couvrant six siècles d'histoire, depuis la conquête d'Alexandre en 332 avant J.-C. jusqu'à l'avènement de Dioclétien en 284 après J.-C. Dans l'ensemble, l'A. aborde comme un long *continuum* les deux périodes, grecque puis romaine, mais il prend soin de souligner également les nombreux éléments de rupture entre l'une et l'autre. Les deux premiers chapitres abordent les questions politiques : mise en place, organisation et évolution du pouvoir, d'abord sous la forme d'un royaume de type gréco-macédonien, puis sous celle d'une province

romaine au statut particulier ; chaque fois, le maître a adopté les attributs du pouvoir pharaonique pour les indigènes et ceux de la monarchie pour les immigrants. Le troisième chapitre est consacré à Alexandrie : fondation, rôle et organisation de la ville, avantages et inconvénients de sa situation géographique. Le suivant, après avoir rappelé la mixité introduite par l'arrivée de nombreux immigrants, à chaque période, expose les questions relatives au statut des différents groupes – autochtones, Grecs, Romains et esclaves (surtout domestiques) – dont les droits et le traitement fiscal n'étaient pas identiques ; une nette évolution est perceptible d'une période à l'autre, surtout pour les Grecs, auxquels la nouvelle organisation de la population introduite par Rome a fait perdre l'identité juridique dont ils jouissaient sous les Lagides, et qui ont été définis désormais comme un groupe culturel. L'évolution des institutions fait l'objet du chapitre cinq : gouvernement centralisé, administration du plat pays, organisation de l'armée et de la justice ; on sait que les Lagides et les Romains ont étroitement géré la production agricole et assuré ainsi le maximum de rentrées fiscales ; dans l'administration et la justice, les continuités et les ruptures se sont étroitement mêlées avec le temps, car les anciennes règles et traditions juridiques, entre autres, ont persisté pour les Égyptiens, tandis que le droit grec, puis le droit romain, ont été introduits pour le bénéfice des immigrants, avec comme point culminant l'extension de la citoyenneté romaine aux hommes libres par Caracalla en 212. Les cités grecques étaient peu nombreuses, trois au temps des Ptolémées, quatre ensuite : l'A. expose dans le chapitre six ce que l'on sait de leurs institutions et de leur vie politique, discutant en particulier des institutions d'Alexandrie et de son degré d'autonomie. Les deux chapitres suivants sont consacrés à la vie économique, d'abord sous les Lagides, puis dans la province romaine : progrès de la circulation monétaire et des banques, extension du domaine cultivable, intensification de la production agricole et contrôle accru du travail des paysans, activités artisanales, introduction de la ferme par les Lagides et des liturgies par Rome, lourdeur de la fiscalité, régime des terres, extension de la propriété privée sous la tutelle romaine, rôle commercial d'Alexandrie, importance du blé égyptien pour la ravitaillement de Rome. Le dernier chapitre aborde la question fondamentale du multiculturalisme de la société, à laquelle des réponses diverses ont été apportées depuis un siècle : après les concepts de civilisation mixte, d'acculturation et de transferts culturels, on donne aujourd'hui la préférence à celui de cohabitation entre différents « complexes culturels », car les groupes ethniques avaient tendance à vivre en vase clos et à rester étrangers les uns aux autres, ce qui n'a pas empêché une certaine mixité par des mariages, l'acquisition d'une double culture par des Égyptiens hellénisés et surtout des syncrétismes dans le domaine religieux. Clair et agréable à lire, malgré quelques coquilles et maladroites, ce manuel est d'abord destiné aux étudiants, mais il sera également intéressant pour un large public. Bien conçu, il se termine par un glossaire, plusieurs cartes, un arbre généalogique des Ptolémées, un schéma de la structure administrative de l'Égypte romaine et une longue bibliographie. – L. MIGEOTTE.

C. M. REED, *Maritime Traders in the Ancient Greek World*, Cambridge, University Press, 2003, 16 x 23.5, XI + 162 p., rel. £ 40 / US \$ 60, ISBN 0-521-26848-6.

L'ouvrage de C. M. Reed délaisse les enjeux économiques du commerce maritime dans l'Antiquité pour se consacrer aux acteurs de ces échanges fréquemment évoqués dans nos sources sous les noms d'ἔμποροι ou de νόκληροι. À ce titre, l'ouvrage relève davantage de la sociologie que du champ d'investigations des historiens de l'économie, même si ces derniers y trouveront incontestablement de quoi nourrir leurs réflexions. L'A. a voulu embrasser tout le monde méditerranéen, et ce pour les périodes archaïque et classique, mais, en raison des contraintes de la documentation, c'est évidemment l'Athènes classique qui se trouve au centre des développements. Les six premiers chapitres sont consacrés à l'époque classique. C.M. Reed tente dans un premier temps de déterminer qui étaient ces ἔμποροι et quel était leur rôle vis-à-vis

des ναύκληροι, les produits qu'ils véhiculaient et, plus largement, la place du commerce à longue distance dans le monde antique (chapitres 1 et 2). Il tente ensuite de définir le statut juridique de ces négociants (s'agissait-il de citoyens, de métèques ou d'étrangers ?), leur niveau de richesse, l'accueil qui leur était réservé dans les cités où ils faisaient commerce ainsi que leur « statut social » (chapitres 3-6). Enfin, le dernier chapitre livre des considérations beaucoup plus spéculatives relatives au monde des commerçants et des échanges à l'époque archaïque. L'ouvrage comporte également de précieux appendices, notamment un catalogue de notices relatives aux différents ἔμποροι et ναύκληροι mentionnés dans les documents antiques.

Chr. FLAMENT.

Deborah BOEDEKER and K. A. RAAFLAUB (éd.), *Democracy, Empire, and the Arts in Fifth-Century Athens* (Center for Hellenic Studies Colloquia, 2), Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2003, 16 x 23.5, 504 p., br. £ 12.95, ISBN 0-674-01258-5, rel. £ 19.99, ISBN 0-674-19769-0.

Ce volume reprend les actes du second colloque organisé par le *Center for Hellenic Studies* de Washington. Tenu en août 1995, il était consacré aux liens unissant le développement artistique, la démocratie et l'ἀρχή dans l'Athènes de Périclès. Après une introduction reprenant les opinions des Anciens et des Modernes sur cette épineuse question, les premiers chapitres (1-5) dressent un cadre général où s'intégreront les autres considérations développées dans ce volume. Parmi les contributions, pointons celle de I. Morris, qui rappelle que ce phénomène de renouveau artistique n'est pas propre à la seule Athènes, donnant ainsi une dimension plus « hellénique » aux réflexions, et celle de L. Kallet-Marx, qui définit le cadre financier où se sont inscrites les grandes réalisations du V^e s. Les participants abordent ensuite les différentes formes d'expressions artistiques, telles la céramique ou l'architecture publique, mais où les disciplines littéraires ont également la part belle, avec l'histoire, la philosophie, l'art oratoire et la comédie. — Au fil des pages, on découvre que les interactions entre l'art, la démocratie et l'ἀρχή sont extrêmement complexes à démêler et on mesure combien il est périlleux de déterminer si tel phénomène est la cause ou la conséquence d'un autre. Parmi les points mis en exergue, on retiendra que ce ne sont pas les différentes réalisations du siècle de Périclès, prises individuellement, qui constituent le phénomène le plus remarquable, mais bien la vitesse à laquelle les différentes disciplines artistiques se sont développées dans cette cité. Toutes n'ont cependant pas évolué au même tempo : la tragédie s'y est développée rapidement, tandis que la rhétorique ne commença réellement à émerger qu'à la fin du siècle. Qui plus est, cette dernière discipline, tout comme la philosophie, restait confinée aux élites de la société, tandis que les festivals, les constructions publiques ou la comédie étaient davantage tournés vers la masse des citoyens. — Chr. FLAMENT.

J. ROISMAN (ed.), *Brill's Companion to Alexander the Great*, Leiden - Boston, Brill, 2003, XX + 400 p., 18 ill. + 4 cartes, br., ISBN 90-04-12463-2, EUR 179 / US \$ 256.

Curato da Joseph Roisman per collana *The Classical Tradition* edita dalla Brill, il volume raccoglie tredici interventi su Alessandro Magno divisi cinque sezioni (*Alexander the Great : the ancient evidence ; Alexander, Macedonia and the Greeks ; Conqueror and conquered ; Alexander's reign : political and cultural perspectives ; Alexander's Legacy*), chiuse da una ricca bibliografia (pp. 365-388) e da un indice dettagliato (pp. 389-400) che ne rende agevole la consultazione. — Come in *Alexander the Great in Fact and Fiction*, anche in questo studio la *Quellenforschung* fa da punto di partenza della ricostruzione delle vicende legate ad Alessandro. Le insidie di una tradizione nella quale non sempre (o quasi mai) è possibile distinguere i differenti

strati (il resoconto delle fonti contemporanee dal commento, dalle personali convinzioni, dagli errori delle fonti tarde) sono perciò evidenziate da Elizabeth Baynham (*The Ancient Evidence for Alexander the Great*, pp. 3-29), il cui lavoro, non a caso, è posto in apertura. — Da questa premessa, ormai consueta in ogni studio sul Macedone, si dipartono le indagini settoriali molte delle quali riprendono argomenti già noti, affrontati alla luce della bibliografia più aggiornata e delle nuove acquisizioni documentarie : dalla ricostruzione degli aspetti legati alla spedizione e alla figura di Alessandro (Barry S. Strauss), alle tappe della *strateia* asiatica (A. Brian Bosworth), al rapporto tra il re, i Macedoni e i Greci da una parte (Ian Worthington e Michele Faraguna), i Persiani dall'altra (Maria Brosius), alla religione e al problema della divinizzazione (Ernst Fredricksmeier), agli onori concessi o ricevuti dal re (Joseph Roisman), al ruolo dei φίλοι (Waldemar Heckel) e a quello delle donne nella monarchia macedone (Elizabeth Carney), alle evidenze artistiche (Andrew Stewart), alla tradizione filosofica ellenistica e romana relativa alla figura di Alessandro (Richard Stoneman), agli strumentali richiami del Macedone nelle recenti contese politico-territoriali sulla Macedonia (Loring M. Danforth). — Accanto alla ricostruzione, sempre indispensabile, delle tappe della spedizione, il volume analizza a tutto campo la figura di Alessandro. Ne emerge l'immagine di un re capace di modulare diplomazia e risolutezza, di seguire le tradizioni macedoni e greche, ma senza disdegnare quelle persiane, di rispettare il modello paterno pur trovando per sé una discendenza divina. — Indirizzato ad *advanced students, scholars, and nonspecialists who are interested in Alexander the Great*, al fine *to acquaint the reader with central issues in Alexander studies, with scholarly trends in the discussion and the interpretations of these issues, and, where possible, to open up new directions of investigation or suggest fresh perspectives on the ancient evidence* (Roisman, p. XIII), il volume rappresenta un valido strumento per lo studio della figura e dell'opera di Alessandro e, nel contempo, fa da stimolo ad ulteriori approfondimenti e ricerche nel settore.

G. SQUILLACE.

A. B. BOSWORTH & E. J. BAYNHAM (éd.), *Alexander, the Great in Fact and Fiction*, Oxford, University Press, 2000, 14.5 x 22, VIII + 370 p., rel. £ 35.00, ISBN 0-19-815287-6, br. £ 18.99 [2002], ISBN 0-19-925275-0.

Risultato di un convegno di studio svoltosi presso l'Università di Newcastle (NSW Australia) nel 1997, il volume *Alexander the Great in Fact and Fiction*, curato da Brian Bosworth ed Elizabeth Baynham, approfondisce attraverso undici contributi una serie di aspetti legati alla figura e all'opera di Alessandro Magno : dalle vicende militari, all'iconografia, all'ideologia, alla *Quellenforschung*. Se i temi indagati non si staccano per lo più da quelli affrontati dalla ricerca negli ultimi decenni, un'attenzione particolare è dedicata invece alle fonti e a quella tradizione letteraria, per lo più tarda, che costituisce *magna pars* per la conoscenza della figura e dell'opera del Macedone. Il problema, come è noto da numerosi studi in proposito è legato proprio all'attendibilità di fonti come Diodoro, Curzio Rufo, Arriano, Plutarco, Trogo-Giustino (solo per citare le principali), e a quanto esse hanno trasmesso integralmente attingendolo ad autori di IV secolo contemporanei di Alessandro (Tolomeo, Aristobulo, Callistene ecc.), o adulterandolo sulla base di proprie convinzioni. Preliminare ed ineludibile per ogni tipo di ricerca su Alessandro, il problema è sottolineato in tutti i lavori presenti nel volume, ma specialmente in quelli di taglio storico maggiormente basati su dati provenienti dalla tradizione letteraria. Al centro dell'attenzione sono posti in particolare Curzio Rufo (John Atkinson), Polibio (Richard Billows), ma anche l'apocrifio *Liber de morte* (Bosworth e Baynham). Poiché, nonostante gli sforzi, il problema delle fonti non trova risposte certe, nel volume sono ripresi in considerazione ma da nuove prospettive problemi antichi, sui quali pure esiste una vasta bibliografia : dal tema delle congiure (Ernst Badian), a quello della βασιλεία της Ἀσίας (Ernst Fredricksmeier), al motivo panellenico

(Michael Flower). La dialettica del titolo (*Fact and Fiction*) riassume efficacemente le finalità della ricerca ma anche l'accostamento cauto degli studiosi intervenuti ad una tradizione per molti versi infida. *Fact and Fiction*, allora, come *discrimen* indispensabile negli studi su Alessandro. Se, infatti, – avverte Bosworth (pp. 1, 21) – *given the state of the evidence* non è dato di raggiungere la *universal truth*, di contro è possibile almeno *to recapture something of that most elusive of figures, the historical Alexander*. – G. SQUILLACE.

C. S. MACKAY, *Ancient Rome. A Military and Political History*, Cambridge, University Press, 2004, 15.5 x 24.5, XVI + 395 p., rel. £ 25, ISBN 0-521-80918-5.

Mackay's book is intended to provide a general introduction to the history of Rome. His treatment stretches from the earliest times down to the fall of the Western Empire with a brief epilogue on the survival of the eastern portion. A book with such a time span must cause a certain embarrassment to the reviewer for, with the exception of the occasional charlatan or genius, nobody could claim equal expertise over such a long period of time. Nevertheless three tests may be applied which demonstrate the worth of Mackay's work. To begin with, reading the book as a whole with a general knowledge of the course of Roman history, I can find no serious oddities or eccentricities. My own particular research interests lie roughly in the period from the First Punic War to Actium. Here again I can find little to quarrel with save the statement that it took Sulla two years to bring in his reforms and that he resigned the dictatorship in 79. Resignation almost certainly came towards the end of 81 and the reforms will, at most, have taken only a few months – see the second edition (2005) of my *Sulla – The Last Republican*. The third test we can apply is comparison with a contemporary rival and here we have to hand, *The Romans from Village to Empire* (Oxford, 2004). This history of Rome, jointly authored by M. T. Boatwright, D. J. Gargola and R. J. A. Talbert runs from the earliest times to Constantine. As it happens, in this case there falls to Talbert the treatment of part of that period in which, as I indicated, I have a certain interest. This should not be taken as an indication of any special competence. Talbert, of course, has made no significant contribution to our understanding of the Roman republic and thus what he offers is a reflection of received opinion despite the confident proclamation of novelty in the joint preface (pp. xxi-xxii). As a consequence what we have before us differs little from what we find in Mackay save that he does give, from time to time, a little more by way of detail. But this latter circumstance may, perhaps, lead some readers to prefer, as I did, the altogether tauter and leaner treatment of Mackay. – A. KEAVENEY.

L. DE LIGT, E. A. HEMELRIJK & H. W. SINGOR (éd.), *Roman Rule and Civil Life : Local and Regional Perspectives*. Proceedings of the Fourth Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, c. 200 B.C. - A.D. 476), Leiden, June 25-28, 2003 (Impact of Empire, 4), Amsterdam, J. C. Gieben, 2004, 16 x 24.5, XVII + 448 p., rel. 128 EUR, ISBN 90-5063-418-4.

La constance de ce groupe de travail et la rapidité de ses publications sont remarquables : voici, en quatre ans, le quatrième volume consacré au même thème, qui réunit vingt-trois contributions présentées à Leiden en 2003. Celles-ci abordent divers aspects des relations entre Rome et ses composantes régionales, soulignant tantôt la volonté des administrés de collaborer avec le pouvoir, tantôt celle de respecter leurs propres traditions et caractères. Il est naturel, en effet, que ces deux tendances aient été en concurrence, dans des proportions variables selon les lieux, les époques et les domaines. Les articles sont répartis en quatre sections. La première en réunit cinq

consacrés aux *Instruments of imperial rule* : les langues utilisées par le pouvoir romain dans ses contacts avec les administrés, à savoir le latin et le grec, bien entendu, mais aussi de nombreux parlars locaux (W. Eck), les outils grâce auxquels Rome s'est donné, à partir du I^{er} siècle avant J.-C., une image géographique de l'Empire, non seulement par des itinéraires, mais aussi par une représentation des unités provinciales (R. J. A. Talbert), les moyens diplomatiques et rhétoriques utilisés par les gouverneurs dans leurs relations avec les pouvoirs locaux dans le monde grec, où persistaient de multiples rivalités et où la collaboration avec les élites permettait d'éviter autant que possible les confrontations (C. Kokkinia), le comportement évergétique des gouverneurs, entre 284 et 500, surtout en Orient, sous la forme matérielle d'*opera publica* ou de faveurs accordées à des individus ou à des groupes (D. Slootjes), la collecte autonome et le paiement des taxes en argent, et non en nature, par les cités d'Asie Mineure, d'après les lignes 72-74 du *Monumentum Ephesenum* telles que les comprend L. de Ligt après Cl. Nicolet et d'autres. La deuxième partie, *Conquest and its effects*, aborde quatre problèmes liés aux armées et aux conquêtes : la pénétration romaine, notamment la campagne d'Agriкола, dans le nord de la Grande-Bretagne à la fin du I^{er} siècle et au début du II^e apr. J.-C. (A. R. Birley), la disparition, dès le début du I^{er} siècle après J.-C. et non au II^e, du caractère « national » des troupes auxiliaires bataves (J. A. van Rossum), la fierté avec laquelle les légionnaires se représentaient eux-mêmes, avec leur équipement, dans les sculptures de leurs tombes (J. C. N. Coulston), la portée et les limites de la légende née de la résistance du roi des Daces Décébale à la conquête romaine, d'après les différents types de sources (C. Bruun). Viennent ensuite cinq contributions consacrées au thème *Romanization and its limits*. Comparant l'épigraphie funéraire des régions grecques à celle de l'Étrurie et du nord-est de l'Italie, entre la guerre sociale et la fin du I^{er} siècle après J.-C., K. Lomas met en relief la persistance des traditions culturelles dans leurs diversités régionales. J. L. Bintliff constate que les *surveys* effectués en Grèce, en particulier en Béotie et à Thespies, confirment le déclin économique et démographique de la plupart de ces régions, perceptible notamment dans le dépérissement de nombreux centres urbains et l'extension de grands domaines ruraux à la fin de la République, mais il estime que la conquête romaine n'a eu que des effets limités, chaque région suivant ses tendances propres. À partir de deux sites de Cilicie, H. Elton illustre la permanence de traditions culturelles (dieux locaux, usages funéraires) dans un cadre gréco-romain, l'impact de Rome ayant été moins fort que l'influence grecque dans cette région. D'après les monuments funéraires des pays rhénans, au I^{er} siècle après J.-C., H. von Esberg analyse les signes d'ascension sociale des élites locales, marqués par des traditions propres dans le cadre d'une culture dominée par Rome. Étudiant les maisons des riches à la fois en Afrique du Nord et en Grande-Bretagne, N. de Haan y trouve certes des influences romaines, mais constate aussi le maintien de traditions locales, notamment puniques et numides, et le recours à des matériaux locaux, non en signe de résistance contre Rome, mais pour des raisons climatiques. La quatrième partie, *Urban elites and civic life*, est la plus copieuse, avec neuf contributions. D'après T. de Vries et W. J. Zwalve, la table d'espérance de vie établie par Ulpian, telle qu'elle est décrite dans le *Digeste* de Justinien à propos de la taxe sur les héritages, reposait sur de véritables observations empiriques. À partir de l'exemple de Plinius le Jeune, A. Kriekhaus montre comment les sénateurs partageaient leur temps, leur argent et leurs activités entre Rome, où ils avaient leur résidence officielle, et leur patrie, envers laquelle ils se montraient particulièrement généreux. J. H. M. Strubbe passe en revue les témoignages d'honneurs culturels rendus à des citoyens évergètes par les cités grecques d'Asie Mineure, du II^e au I^{er} siècle avant J.-C., jusqu'à ce que ce type d'hommage fût réservé à l'Empereur. M. Horster étudie les cas de charges locales confiées aux empereurs ou aux membres de leur famille et constate que, dans les villes de l'ouest et dans les colonies romaines de l'est, les substituts, avec le titre de *praefectus*, jouissaient de prestige et d'autorité, tandis que les élites des cités grecques, habituées à ce genre de remplacements dès le IV^e siècle, restaient discrètes à ce propos dans les inscriptions honorifiques et les épitaphes. M. Dondin-Payre souligne le rôle clé des notables des Gaules, qui assuraient le fonctionnement de

l'administration locale et le dialogue avec les autorités supérieures, faisaient appliquer les lois romaines et diffusaient la culture latine : ils servaient en somme d'intermédiaires entre deux époques et deux mondes. D'après M. di Branco, les attaques des Hérules et des Wisigoths contre Athènes, au III^e puis au IV^e siècle, ont donné lieu, dans l'imaginaire de l'élite locale, à des représentations différentes des efforts de défense : toutes deux étaient liées au néo-platonisme, mais la première insistait sur les aspects philosophiques, tandis que la seconde était imbuë de théurgie et de magie. Les trois derniers articles sont consacrés au rôle des femmes : en Espagne, souvent veuves et détentrices de successions qui assuraient leur autonomie financière, les femmes de l'élite assuraient le devoir de mémoire, de *pietas* et de *devotio* par leurs générosités et l'érection de monuments honorifiques (M. Navarro Caballero) ; les femmes jouaient aussi un rôle non négligeable dans les associations privées, à propos duquel V. E. Hirschmann présente des réflexions méthodologiques et un bilan historiographique depuis l'étude de F. Poland ; les femmes apparaissent certes beaucoup plus rarement que les hommes comme patrons de cités, mais elles appartenaient comme eux à la meilleure société, devaient promouvoir les intérêts locaux et intervenir auprès des autorités romaines, quoique de manière plus indirecte, et recevaient les mêmes honneurs, qui insistaient cependant sur leurs vertus traditionnelles (E. A. Hemelrijk). Comme le montre ce rapide aperçu, le thème se prêtait à de multiples variations. Faute de place, il est impossible d'insister ici sur l'originalité des sujets ou la qualité des arguments : l'une et l'autre sont forcément variables selon les cas. Mais chaque article a son intérêt et la présentation d'ensemble est solidement charpentée. Un regret : l'absence d'un index général, qui permettrait de (re)trouver aisément des sujets particuliers. – L. MIGEOTTE.

R. MORSTEIN-MARX, *Mass Oratory and Political Power in the Late Roman Republic*, Cambridge, University Press, 2004, 16 x 23.5, XI + 313 p., rel. £ 50 / US \$ 75, ISBN 0-521-82327-7.

As is well known Fergus Millar's book, *The Crowd in Rome in the Late Republic*, Ann Arbor, 1998 has generated debate and a number of works on the role of the people in the Roman government have appeared of late. The one under review here makes a distinguished addition to that collection. This is a dense work in the best sense of that word. Grounded on a thorough examination of the sources it presents a closely argued case with few slips. One is the assertion (p. 150) that the moderns who take Scipio Aemilianus seriously when he calls Italy the *noverca* of the Roman plebs, are being naïve, since he himself then (p. 152) supplies justification for their view. But taken as a whole, the book will be required reading for all serious students of Roman public life. Here I will simply touch on one or two items which particularly interested me. Chapter four establishes beyond doubt the political consciousness of the plebs. Coins have a part to play in its formation and perhaps now we can cease to heed Jones' dictum contra which nobody seems to have noticed was based on the behaviour of politically illiterate Byzantine peasants (cf. Keaveney, *AJAH* [1985]). I myself hope to demonstrate shortly that this consciousness is also to be found among the military. Around the recognition of this consciousness is built the bulk of the book, a study of the people and their masters in *contio*. Analysis here is particularly subtle but we must I feel bear steadily in mind that no amount of deployment of ugly modish terms such as 'discourse' or 'urban space' can disguise the fact that the plebs, for all their occasional turbulence, were essentially passive. It is the great merit of this book that it goes a long way towards explaining this state of affairs. – A. KEAVENEY.

H.-W. GOETZ, J. JARNUT & W. POHL (éd.), *Regna and Gentes. The Relationship between Late Antique and Early Medieval Peoples and Kingdoms in the Transformation of the Roman World* (The Transformation

of the Roman World, 13), Leiden, Brill, 2003, 16 x 24, IX + 705 p., rel. EUR 153, ISBN 90-04-12524-8 .

L'ambitieux programme financé par la Fondation européenne de la Science, visant à étudier la « transformation du monde romain » du IV^e au VIII^e s. dans tous ses aspects, arrive petit à petit à son terme. Sur douze volumes parus, trois ont déjà fait l'objet d'un compte rendu dans ces pages (*LEC* LXVII [1999], p. 313 ; *LEC* LXIX [2001], p. 118-119). Autant le dire d'emblée, les quelques critiques formulées alors ne sont plus de mise. De 1997 à 2000, seize éminents spécialistes de la période (historiens, archéologues, philologues) se sont réunis à trois reprises pour discuter les résultats de leurs recherches et s'entendre sur un questionnaire commun qui a guidé, dans une perspective comparatiste, la rédaction de leurs contributions. Ce questionnaire s'articulait autour d'une interrogation centrale : y eut-il, pour les royaumes « barbares » qui se sont partagé les dépouilles de l'Empire romain, évolution d'une *gens* à un *regnum* ? Autrement dit : comment s'articulent, dans les faits et dans les discours – qu'ils émanent des élites d'un peuple ou d'observateurs étrangers –, ethnogenèse et construction politique ? L'examen de ce processus complexe, jamais étudié de manière approfondie auparavant, est essentiel à une bonne compréhension de ce qui fait un « peuple » et de la façon dont se bâtit une identité nationale. Sont ainsi envisagés huit peuples germaniques qui, au cours des V^e et VI^e s., se taillèrent dans l'Empire des royaumes à leur mesure : les Vandales (W. Liebeschuetz), les Ostrogoths (P. Heather), les Wisigoths (I. Velázquez), les Burgondes (I. Wood), les Francs (H.-W. Goetz, avec M. Schmauder pour l'apport archéologique), les Lombards (J. Jarnut), les Anglo-Saxons (B. Yorke), les Bavares (M. Hardt). S'y ajoutent, d'une part, deux articles retraçant le destin de la péninsule ibérique et de ses populations avant l'arrivée des Goths (le passage ou l'établissement des Vandales, des Alains et des Suèves au V^e s., par J. Arce) et après la victoire arabe de 711 (A. Christys), d'autre part, trois contributions sur des peuples non germaniques : les Bretons (A. Woolf) et les Avars (F. Daim pour l'archéologie, W. Pohl pour les données historiques). Rédigé intégralement en anglais, le livre est fort bien introduit par une présentation générale de H.-W. Goetz, une réflexion d'E. Chrysos sur le rôle de l'Empire dans les différentes phases du processus et une étude très stimulante de P. Wormald, qui met en évidence la fonction primordiale des *leges barbarorum* dans la construction des identités nationales. La conclusion générale (32 p.) est à la hauteur de cet épais volume et des objectifs visés : sans éluder les problèmes encore en suspens (débat actuel sur les théories de Wenskus, difficulté de « définir » les peuples d'avant les *regna...*), elle reprend, compare et nuance, pour chacun des items du questionnaire commun, les éléments de réponse les plus significatifs fournis par les différents intervenants dans leurs domaines respectifs. L'ensemble, très soigné, est complété par un index et une copieuse bibliographie. – Ét. RENARD.